

2M11.2710.1

Université de Montréal

Les représentations de l'avenir chez les jeunes adultes
dans un contexte où domine la précarité

par

Elaine St-Onge

Département de sociologie

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès sciences (M.Sc.) en sociologie

décembre 1998

© Elaine St-Onge, 1998



1.000-1111

HM

15

454

1999

V.007

Université de Montréal

les représentations de l'adulte - des jeunes adultes
dans un contexte de double précarité

Thèse de doctorat

Département de sociologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de
Maîtrise en sciences (M.Sc.) en sociologie

décembre 1998

© Éditions de l'Université de Montréal, 1998



**Université de Montréal
Faculté des études supérieures**

Ce mémoire intitulé:

**Les représentations de l'avenir chez les jeunes adultes
dans un contexte où domine la précarité**

présenté par

Élaine ST-ONGE

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Gabriel GAGNON

président du jury

Jacques HAMEL

directeur de recherche

Madeleine GAUTHIER

membre du jury

Mémoire accepté le: 14 février 1999

SOMMAIRE

Les contextes de vie des jeunes est aujourd'hui imprégné en tous points de la précarité. Leurs conditions d'insertion dans le marché du travail sont marquées du sceau de l'incertitude et de l'instabilité. Le taux de divorce élevé nous rappelle que les rapports amoureux en sont aussi marqués. Plus rien n'est certain.

Nous en sommes ainsi venue à nous demander si, dans un contexte semblable, les jeunes réussissent à se représenter l'avenir, et si tel était le cas, de quelle manière ils le font. Dans cette optique, la théorie de l'entrée dans la vie adulte élaborée par Olivier Galland s'est révélée pertinente à notre étude. L'avenir des jeunes s'y résumant, selon cet auteur. L'hypothèse formulée suggère donc que la précarité et l'incertitude brouillent les représentations que les jeunes forment de l'avenir, au point où leurs représentations se résument au court terme. Du même coup, cette hypothèse permet de vérifier si la théorie d'Olivier Galland explique encore aujourd'hui la situation des jeunes.

Dans le but de vérifier l'hypothèse avancée, neuf entretiens individuels de type semi-directifs ont été réalisés. Les universitaires ont été choisis comme population en raison des possibilités d'avenir que recèlent leurs études. Car, malgré la dévaluation des diplômes, ils demeurent les mieux préparés au marché du travail, détenant ainsi les meilleures conditions pour élaborer des projets d'avenir.

Au terme de cette étude nous constatons que les jeunes éprouvent de la difficulté à se représenter l'avenir. Il se résume dans la grande majorité des cas au court

terme, parfois même à une absence de vision de l'avenir. Le contexte de vie des jeunes est mouvant et brouille leurs représentations de l'avenir, au point où ils disent vivre au jour le jour. Ce qui, par ailleurs, nous conduit à nous questionner sur l'impact que cette situation peut avoir sur la formation de l'identité des jeunes.

Les jeunes évoluent maintenant selon le modèle de l'expérimentation, d'où découle, une diversification de leurs voies d'entrée dans la vie adulte. Nous constatons à la lumière de ces résultats que le modèle d'Olivier Galland, basée sur un parcours rectiligne et uniforme, révèle ses limites pour expliquer la situation des jeunes et, par le fait même, leurs représentations de l'avenir.

Enfin, cette diversification des voies d'entrée dans la vie adulte révèle une dichotomie au sein de la jeune génération. Les uns, munis de diplômes garants d'une insertion dans le marché du travail, tendent à adopter le statut social de la génération précédente, les *baby boomers*. Alors que les autres, dotés de diplômes d'une moindre valeur dans le marché du travail, se voient acculés à la précarité. Devant une telle situation, nous sommes en mesure de nous demander ce que peut présager un tel clivage.

TABLE DES MATIÈRES

IDENTIFICATION DU JURY.....	ii
SOMMAIRE.....	iii
TABLE DES MATIÈRES.....	v
REMERCIEMENTS.....	viii
INTRODUCTION.....	1

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1 CONSIDÉRATIONS AUTOUR DE LA JEUNESSE.....	7
1.1 Jeunesse n'est pas que «problèmes».....	7
1.2 La jeunesse mythifiée.....	9
1.3 Jeunes et précarité, ou «cette absence désormais de parcours,..... et qu'il faut parcourir» (Viviane Forestier)	10
1.4 Être jeune aujourd'hui.....	14
1.5 Notre hypothèse de travail.....	16
CHAPITRE 2 ASPECTS THÉORIQUES DE LA RECHERCHE.....	17
2.1 L'entrée dans la vie adulte.....	17
2.2 L'allongement de la jeunesse.....	23
2.3 Difficile de définir la jeunesse.....	25
2.4 Définition de la notion de représentation sociale.....	28
CHAPITRE 3 CADRE MÉTHODOLOGIQUE.....	30
3.1 L'entrevue.....	30
3.2 L'échantillon.....	32
3.2.1 Choix des jeunes universitaires.....	33
3.2.2 Caractéristiques générales de la population..... universitaire	34
3.2.3 Caractéristiques spécifiques de la population..... universitaire	35
3.3 Constitution de l'échantillon.....	38

3.4 Type d'analyse.....	39
-------------------------	----

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 4 ANALYSE.....	42
4.1 L'avenir, brève présentation des jeunes rencontrés.....	42
en entrevue	
4.2 Représentation du contexte social.....	44
4.3 Représentation des «jeunes».....	46
4.4 Cinq types de représentation de l'avenir.....	50
A) Représentation de l'avenir selon la succession des bornes.....	51
d'Olivier Galland	
Études.....	51
Marché du travail.....	52
Lieu de résidence.....	53
Couple.....	54
B) Décalage entre les représentations de l'avenir se mouvant.....	54
sur les bornes d'Olivier Galland et la réalité	
Études.....	55
Marché du travail.....	55
Lieu de résidence.....	56
Couple.....	57
C) Absence de représentations de l'avenir.....	58
Études.....	59
Marché du travail.....	60
Lieu de résidence.....	62
Couple.....	63
D) Recherche de voies alternatives d'entrée dans la vie adulte.....	64
Études.....	65
Marché du travail.....	66
Lieu de résidence.....	70
Couple.....	71
E) Redéfinition de l'avenir après être entré dans la vie adulte.....	71
selon le modèle d'Olivier Galland	
Études.....	72

Marché du travail.....	73
Lieu de résidence.....	73
Couple.....	74
CHAPITRE 5 DIVERSIFICATION DES VOIES D'ENTRÉE DANS LA VIE ADULTE.....	76
5.1 Retour sur l'hypothèse de départ.....	76
5.2 Disparité des parcours et modèle de l'expérimentation.....	78
5.3 La diversification des parcours perçue comme une liberté.....	79
5.4 Représentation de la stabilité et du marché du travail	81
5.5 Le travail, toujours au centre de la vie des jeunes.....	85
5.6 L'identité alors?.....	87
CONCLUSION.....	89
BIBLIOGRAPHIE.....	91
ANNEXE: GRILLE D'ENTRETIEN.....	96
ANNEXE 2: TABLEAU DE PRÉSENTATION DES NEUF JEUNES RENCONTRÉS EN ENTREVUE	99

REMERCIEMENTS

Plusieurs personnes ont contribué à la réalisation de ce mémoire. Je tiens à leur exprimer ici toute ma reconnaissance.

Mes remerciements s'adressent d'abord à Jacques Hamel, mon directeur de mémoire. Sa disponibilité, sa patience et ses conseils judicieux m'ont permis de mener à terme ce mémoire.

Je voudrais également remercier les personnes qui ont accepté de partager avec moi leurs représentations de l'avenir. Leurs propos m'ont offert un riche matériel de travail. Je leur souhaite sincèrement la réalisation de leurs rêves et de leurs projets.

Travail solitaire de longue haleine, la rédaction de ce mémoire m'aura apporté de nombreux désenchantements; son avenir m'aura souvent paru bien flou! Mais voilà, c'est fait, je l'ai terminé. Aussi, je tiens à remercier tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, m'ont soutenue et encouragée tout au cours de ce travail. Parfois un simple sourire, un mot, une oreille attentive m'ont donné l'énergie nécessaire à la poursuite de mon travail. ... À ceux qui se reconnaissent, merci!

Les jeunes. On leur dit qu'il n'y a pas de place au soleil et qu'il faut prendre la file d'attente pour marcher à l'ombre; on leur chante que c'est le plus bel âge de la vie et en même temps on leur signifie qu'ils n'ont pas le monopole de la jeunesse. Pas facile d'avoir vingt ans à la fin du XX^e siècle. Ils rêvent liberté, aventure, indépendance, ils cherchent les causes justes, les raisons d'espérer et, à l'entrée de la vie adulte, ils ne rencontrent que barrages, pièges, terrains minés, parcours d'obstacles camouflés. Comment y échapper?

André Coutin

INTRODUCTION

Taux de chômage élevé, difficultés d'insertion dans le marché du travail, emplois contractuels, à temps partiel, quand emplois il y a, inadéquation entre emploi et formation, endettement des étudiants, taux de divorce élevé, pollution... Voilà quelques-uns des traits marquant le contexte de vie des jeunes aujourd'hui.

C'est à l'enseigne de la précarité que les jeunes vivent. Cette précarité, plus prononcée chez les jeunes, s'étend à une part grandissante de la population. Les jeunes se heurtent massivement à un contexte de «transition et d'indétermination», tel que le qualifie Madeleine Gauthier dans son ouvrage *La société sans les jeunes?*. Leur avenir, tout autant que leur présent, semble donc se dessiner sous le signe de la précarité. C'est d'abord en regard à ces premiers constats que nous nous sommes demandés comment, dans un contexte semblable, les jeunes se représentent-ils leur avenir? Puisque les jeunes représentent la société de demain, comment s'y projettent-ils?

Les jeunes et leurs représentations de l'avenir, voilà le thème de ce mémoire. Fréquemment, lorsque l'avenir est abordé, il l'est sous la forme de la prospective, ce n'est pas le cas ici. Nous souhaitons plutôt tenter de cerner la manière dont les jeunes se représentent actuellement leur avenir. Nous croyons que leurs représentations de l'avenir définissent leur présent. C'est en fonction de ce qu'un individu veut devenir et souhaite réaliser qu'il construit et prépare son avenir dès à présent. L'avenir, tout comme le passé, influence le présent. C'est en se projetant dans l'avenir que les jeunes le préparent et se définissent. «Dans nos sociétés plus particulièrement, souligne

Claudine Attias-Donfut, la jeunesse a un statut particulier: elle est d'abord le symbole de l'avenir et en tant que telle, elle est vierge de tout passé (...) cette ouverture sur le futur la rend tout particulièrement réceptive au temps présent» (Attias-Donfut, 1996: 19).

Aussi, dans le contexte actuel marqué de l'indétermination, comment les jeunes peuvent-ils réussir à se représenter l'avenir? Leur est-il difficile de le faire? Comment le conçoivent-ils, comment en parlent-ils? Peut-être que leur avenir leur semblant si flou et difficilement imaginable, ils préfèrent ne pas trop y réfléchir et plutôt vivre intensément l'instant présent? S'il leur est difficile, voire impossible de se projeter dans l'avenir, comment, et en fonction de quoi se définissent-ils comme jeunes aujourd'hui? Nous souhaitons dans ce mémoire tenter de répondre, ou du moins d'ébaucher une réponse, à ces nombreuses questions. Cela, principalement à l'aide d'entrevues effectuées auprès de jeunes.

Ce sont les représentations que les jeunes se font de leur avenir et qui les définissent que nous voulons donc saisir ici. Nous pensons qu'à travers leurs représentations de l'avenir nous pourrions mieux comprendre comment et en fonction de quoi ils se définissent. Nous croyons également que cette approche nous permettra de mieux cerner et comprendre la jeunesse et ses préoccupations à partir de ce qu'elle en dira elle-même. De plus, ceci devrait nous permettre d'entrevoir comment les jeunes se représentent la société de demain et la place qu'ils souhaiteraient y occuper.

Dans le premier chapitre, nous dressons un bref portrait du contexte dans lequel les jeunes évoluent, afin de bien saisir les enjeux pouvant affecter leurs

représentations de l'avenir. À la suite de ce tableau, nous présentons notre hypothèse de travail.

Les aspects théoriques de notre recherche constituent notre second chapitre. Nous y abordons une notion importante de la sociologie de la jeunesse, «l'entrée dans la vie adulte», telle qu'élaborée par Olivier Galland. Cette notion se révèle pertinente à l'étude de notre sujet, puisqu'elle signifie la fin de la jeunesse, donc un pas à franchir vers l'avenir. L'allongement de la jeunesse sera ensuite expliquée et, enfin, les notions de jeunesse et de représentation sociale seront définies.

Le cadre méthodologique de notre recherche est exposé dans le troisième chapitre. Nous y présentons le type d'entrevues réalisées, l'échantillon constitué d'universitaires et les caractéristiques de cette population qui ont donné lieu à sa constitution et enfin, le type d'analyse employé. Voilà ce que comporte la première partie de ce mémoire.

La seconde partie porte, pour sa part, sur l'aspect empirique de la recherche. À l'intérieur du quatrième chapitre, le matériel recueilli est décrit et analysé. Quant au cinquième, le dernier chapitre, nous y présentons les conclusions tirées de notre analyse.

Précisons d'entrée de jeu que la jeunesse ne constitue pas une catégorie homogène et qu'il est particulièrement difficile de la cerner. Nous en reparlerons plus tard. Il existe toutefois actuellement une caractéristique commune à son ensemble, il faut la citer, la précarité.

Avant d'aller plus avant, précisons également le statut conféré à l'individu dans la société sous l'égide de la théorie sociologique que nous privilégions. Dans ce travail, nous adoptons l'approche selon laquelle les individus détiennent un pouvoir d'action, ils sont donc acteurs. Ils ne sont pas unilatéralement déterminés par les événements. Dans ce sens, les jeunes ne font pas que subir les contraintes structurelles, ils détiennent la possibilité d'agir en tant qu'acteurs du système. Nous pouvons ici faire référence à la théorie de la structuration de Giddens. Sa théorie repose sur une dualité entre l'acteur et la structure, ceux-ci étant interreliés. Selon cette théorie «il apparaît que les acteurs humains sont les agents actifs et compétents qui, dans certaines limites, produisent, maintiennent et changent leurs pratiques sociales» (Lazar, 1992: 410). Ce faisant, ils sont porteurs de changement. Ils développent des stratégies face aux difficultés et événements qu'ils vivent. De plus, diverses variables influencent leur situation et leurs choix, que ce soit le sexe, la classe sociale, l'origine ethnique, l'âge, le niveau de scolarité. Ces variables sont interreliées. Selon celles-ci et le contexte social qui prévaut à une période donnée, l'individu possède donc une marge de manoeuvre variable.

Nous croyons que les jeunes possèdent cette possibilité d'action, cependant elle est faible en comparaison avec une grande partie de la génération précédente, celle des *baby boomers* et en fonction du contexte difficile qui prévaut actuellement. Nous relevons ici l'exemple des baby boomers parce qu'il a été particulièrement marquant et que son spectre et l'envie qu'il entraîne survivent encore aujourd'hui. Nous ne voulons cependant pas insinuer que tous les jeunes de cette époque de changement qu'ont été les années 1970 ont réussi à obtenir de bons emplois, de bonnes conditions de travail et à profiter

ainsi du vent de changement en s'accaparant les nombreux emplois créés, notamment au sein de la fonction publique. Il reste toutefois que cette époque reste dans l'imaginaire collectif comme une époque florissante, un «idéal» en quelque sorte, et que sa disparition a entraîné regrets et envie pour la génération suivante pour qui la réalité n'est pas aussi éblouissante.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

CONSIDÉRATIONS AUTOUR DE LA JEUNESSE

1.1 Jeunesse n'est pas que «problèmes»

Le survol de la littérature sur les jeunes révèle que la plupart des études faites sur le sujet portent sur la déviance des jeunes: criminalité juvénile, délinquance, violence, drogues, suicide, etc. Une image plutôt négative des jeunes... Si certains sont frappés par la marginalité en raison des conditions difficiles dans lesquelles ils vivent, la majorité tente d'entrer dans la vie adulte normalement. La marginalité n'est d'ailleurs pas exclusive à la jeunesse, elle touche aussi d'autres parties de la population.

La jeunesse est envisagée comme «problèmes» par toutes sortes de spécialistes, dont les sociologues. De nombreuses études empiriques ont été effectuées sur les «problèmes» de la jeunesse. «La jeunesse constitue un des chapitres essentiels de la sociologie des problèmes sociaux», souligne François Dubet (1996: 33). Bien sûr, la jeunesse est aux prises avec certaines difficultés, particulièrement dans un contexte où la précarité domine, nous ne cherchons pas à le nier. Cela ne signifie pas pour autant qu'elle ne soit que «problèmes». Ce que nous souhaitons relever ici, c'est que la majorité des études sociologiques portent sur la déviance des jeunes, sur les cas extrêmes, cas qui ne représentent qu'une partie de la jeunesse. En effet, ce n'est qu'une partie de la jeunesse qui se retrouve submergée par ces difficultés au point de tomber dans la marginalité. Ce qui ressort de ce constat c'est qu'on ne parle pas tant de sociologie de la *jeunesse*, que de sociologie de la *déviance des jeunes*. Dans cette perspective, la sociologie de la jeunesse ne permet pas de rendre compte

de l'ensemble de la jeunesse. De plus, elle en colporte et entretient une vision biaisée. On ne peut confiner la jeunesse dans son ensemble aux problèmes que ne vit qu'une partie des jeunes. La littérature portant sur la jeunesse nous fait douter de sa représentation de la jeunesse. Jeunesse n'est pas que problèmes.

La sociologie de la jeunesse démontre selon François Dubet, une certaine «timidité théorique» et reste plutôt attachée «aux paradigmes les plus classiques de la sociologie». Cela aurait peut-être pour cause l'ambiguïté de la définition de la jeunesse dans les sociétés modernes. Dubet ajoute à ce propos:

«L'incertitude relative à la définition même de l'objet jeunesse n'empêche cependant pas l'accumulation de connaissances empiriques répondant à une forte demande sociale, mais on peut se demander si cette somme de savoirs permettra de construire de véritables théories de la socialisation et des mutations au moment où les «problèmes» de la jeunesse ne nous permettent plus de croire aux théories les plus classiques ou les plus routinières» (*Idem*).

Dans la perspective où le discours sur les jeunes équivaut à un discours sur les «problèmes» de la jeunesse, où, bref, jeunes égalent quasi nécessairement problèmes, quelle représentation a-t-on des jeunes, et surtout, quelle image d'eux-même leur renvoie-t-on? Comment cela les affecte-t-ils?

Nous croyons qu'il est nécessaire d'aller au-delà de cette vision des jeunes comme des êtres aux prises avec des problèmes de toutes sortes. Il faut plutôt les placer dans leur contexte et tenter de saisir leur place et leur statut dans la société à partir du contexte général dans lequel ils évoluent comme tout un chacun. Il faut les écouter pour comprendre ce qui les touche et ce qu'ils vivent, et non ce que nous croyons qu'ils vivent. «La structure de la vie est en processus de transformation permanente» comme l'affirme si bien Claudine

Attias-Donfut (1996: 17). Chaque génération se distingue de la précédente et dans ce sens les modèles pour l'étudier doivent être adaptés à chaque situation particulière. Ce, afin d'éviter d'y relever des problèmes qui n'en seraient peut-être pas si le point de vue adopté était davantage orienté vers le contexte dans lequel les jeunes ont grandi et vivent présentement.

Face à la sociologie de la jeunesse, il convient de se demander, à l'instar de Jacques Hamel, «si les études produites par les sociologues n'introduisent pas par effraction un découpage épistémologique de la jeunesse qui répercute la leur» (Hamel, 1996: 5). Ce qui en définitive serait selon Bourdieu une question de pouvoir. «La division des âges est donc affaire de pouvoir, de partage des pouvoirs, et produit «un ordre auquel chacun doit se tenir, dans lequel chacun doit tenir sa place» explique Jacques Hamel à propos de Bourdieu (*Ibid*: 7). Aussi, se pourrait-il que les chercheurs, généralement d'une génération plus âgée, aient tendance à confiner les jeunes dans une catégorie «problèmes» afin de mieux s'en démarquer?

1.2 La jeunesse mythifiée

La jeunesse frappée par la précarité enfreint le mythe de la jeunesse propre au XX^e siècle, celui «qui aura consacré le triomphe de la jeunesse et de ses symboles» (Attias-Donfut, 1996: 13). Les années 1960 ont largement contribué à la mythification de la jeunesse. Époque où la jeunesse représentait la contestation, le dynamisme, le changement. Ce n'était pourtant qu'une question de contexte favorable au développement et à l'expression de la jeunesse. Ils étaient présents au «bon moment». Les acquis de la jeunesse de

cette époque doivent en effet être imputés à un effet de période. Ces acquis, système de sécurité, accaparement de bon nombre d'emplois, mise en place et contrôle des organisations sociales (Dumont, 1986: 22) explique Jacques Hamel, «sont les fruits de la société, mûris par la modernité et fin prêts à être cueillis par des jeunes témoins de leur croissance» (Hamel, 1999: 4).

Les jeunes d'aujourd'hui se moulent encore sur les vestiges de ces représentations d'une jeunesse porteuse de changements, ils entretiennent donc des attentes face à cette phase de la vie. En addition aux leurs, ils portent également les attentes des adultes à leur endroit. En effet, les récentes cohortes¹ de jeunes «ont rapidement fait l'objet de comparaison avec les cohortes de l'après-guerre suscitant, dès le début des années 1970, des commentaires sur l'apathie de la jeunesse versus l'esprit supposément révolutionnaire qui animait le mouvement étudiant de la décennie précédente. Tout au long des années 1980 les allusions ont persisté» (Gauthier, 1994: 22). Comment les jeunes réagissent-ils face à ces paradoxes entre les attentes et la réalité? Comment réagissent-ils face à la déception de leurs propres attentes autant que celles des adultes envers eux, envers la jeunesse?

1.3 Jeunes et précarité, ou «cette absence désormais de parcours, et qu'il faut parcourir» (*Viviane Foresster*²)

«Le passage à l'âge adulte, qu'il s'effectue dans les meilleures conditions ou dans les pires, constitue toujours une perturbation» (Gauthier, 1994: 18). Le

¹ Cohorte: ensemble des individus ayant vécu un événement semblable au même âge et au même moment (Gauthier, 1994: 380).

² Viviane Foresster est l'auteure de *L'horreur économique*, Fayard, Paris, 1996.

contexte d'indétermination où se trouvent les jeunes ne facilite certainement en rien ce passage. La précarité qui est leur lot plus souvent qu'autrement ne fait que prononcer cette perturbation.

La précarité chez les jeunes a d'ailleurs été l'objet d'un colloque qui se déroulait à l'Université du Québec à Montréal en mai 1994 sous le thème: «Jeunes adultes et précarité: contraintes et alternatives». La conclusion de ce colloque soulève la question de savoir si cette précarité est en voie de devenir permanente. Dans cette perspective, les jeunes d'aujourd'hui seraient-ils les «premiers mutants d'une société post-salariale?» (1995: 211).

La jeunesse est de tous temps concernée au premier chef par les perturbations du contexte social et cela détermine ses conditions difficiles. «Lorsque la situation est favorable, écrit Madeleine Gauthier, la jeunesse n'a pratiquement pas de limites que celles qu'elle s'impose; lorsque la situation est défavorable, elle est la première à en subir les conséquences» (Gauthier, 1994: 21). Claudine Attias-Donfut précise pour sa part que «les jeunes sont les premiers touchés par la rareté et la précarité de l'emploi, les nouvelles formes de pauvreté et de marginalité» (Attias-Donfut, 1996: 13).

L'autonomie financière est l'un des objectifs les plus importants de l'époque moderne (du Bois-Reymond, 1993: 127). Les jeunes, comme tout un chacun, convoitent ce but bien qu'il leur soit difficile de l'atteindre. Pour la cohorte des *baby boomers*, le travail est profondément lié à l'identité: «le travail est devenu pour les *baby boomers* le noyau central de leur vie, constituant au surplus la «dominante de l'identité individuelle» (De La Cruz et Hayet, 1989: 259, cités par Fortin et Dufour, 1994: 89). Il s'agit d'un modèle pour la génération

qui les a suivis et qui pourtant ne peut prendre place de manière adéquate sur le marché du travail. L'indépendance économique, le titre lié à un emploi, la consommation que celui-ci permet et la reconnaissance du statut qui en découle sont des marqueurs majeurs de l'identité dans la société de consommation qui est la nôtre. «Le désespoir du chômeur n'est pas tant provoqué par la dépossession matérielle du faire que par, d'un côté, la dépossession matérielle de la condition d'existence: le salaire, et, de l'autre, la dépossession symbolique d'un mode d'existence dans la société. (...) Le travail est donné comme ce qui élève à la dignité de l'être en société» expose Cingolani dans son ouvrage *L'exil du précaire* (Cingolani,1986: 184).

Il semble que le marché du travail ne soit pas en voie de s'améliorer. Avec l'introduction des nouvelles technologies et les nombreuses coupures de postes, le nombre d'emplois va plutôt en diminuant. Cette situation semble vouloir persister sans possibilité de retour à l'emploi stable à plein temps, ce que certains auteurs, de plus en plus nombreux, nomment la «fin du travail³». Du moins, la fin du travail comme nous le connaissions jusqu'à présent. Une métamorphose du travail serait peut-être plus juste.

L'avenir est cependant toujours centré sur le travail et l'identité y est encore fortement liée. Les jeunes qui tentent de se trouver un emploi, ou ceux qui étudient en vue d'en obtenir un, ont pour paysage cette sombre et déconcertante réalité. Avant même avoir tenté de s'insérer dans le marché du travail les jeunes en sont rejetés. Dans ces circonstances, l'identité des jeunes

³ La "fin du travail" est un sujet d'actualité qui a mené à la publication de divers ouvrages dont: *La fin du travail* de Jeremy Rifkin, *La société en sablier. Le partage du travail contre la déchirure sociale* d'Alain Lipietz, *Contre la fin du travail*. (Voir notamment *Conversation avec Philippe Petie, Le Monde diplomatique*, mars 1997.)

souffre de ne pouvoir atteindre cette reconnaissance par le travail salarié, telle qu'elle est fortement véhiculée jusqu'à ce jour dans la société. Comment se projeter dans l'avenir au sein de cet environnement instable?

En conséquence de cette situation, de nombreux jeunes sont frappés par la pauvreté. «Non seulement le groupe des jeunes s'est-il appauvri dans son ensemble, mais cette pauvreté atteint des degrés de gravité que l'on retrouve en proportion moindre dans les autres groupes d'âge» (Gauthier, 1994: 340). La proportion des jeunes à faible revenu se maintient autour de 55 à 60% depuis 1982 (Langlois, 1990: 608). Une profession et l'indépendance économique sont deux marqueurs importants de l'identité. Puisque les jeunes peuvent difficilement y parvenir et qu'en contrepartie ils n'obtiennent pas la reconnaissance sociale qui y est rattachée, comment s'ajustent-ils à cette réalité? Leur identité et leur confiance en l'avenir sont-ils minés par cette situation? Quelles alternatives développent-ils?

Les jeunes doivent donc composer avec ce pessimisme ambiant et cet avenir incertain. Comme l'écrit si bien Madeleine Gauthier:

«Entre le modèle de l'emploi typique et la réalité du travail précaire, entre l'héritage des institutions et leur remise en question, entre les promesses de liberté sexuelle et le spectre des MTS, entre la réalité du divorce et le besoin de stabilité affective, entre les promesses de l'enfant-roi et la diminution des moyens de participer totalement à la société de consommation, les paradoxes ne manquent pas» (Gauthier, 1994: 23).

Ce contexte social empreint de précarité et d'indétermination est celui dans lequel baignent les jeunes et avec lequel ils doivent composer. «Les représentations sociales des jeunes sont désormais dominées par les difficultés

de cette période» affirme Claudine Attias-Donfut (1996: 13). De plus, selon Madeleine Gauthier, la précarité donne le sentiment de n'avoir aucune emprise sur l'avenir. Quel peut donc être l'avenir des jeunes dans ce contexte? Comment la précarité influence-t-elle leurs représentations de l'avenir? Si la précarité se révèle permanente, comment l'avenir peut-il prendre forme pour les jeunes? Sont-ils imprégnés de ce mouvant ou bien entretiennent-ils l'espoir que tout aura changé dans quelques années?

1.4 Être jeune aujourd'hui

Que sous-tend «être jeune» aujourd'hui? Tout au long des pages précédentes nous avons relevé la vision des jeunes véhiculée par les spécialistes de la question tout autant que celle de la société en général, de ce fait même, l'image qu'on leur renvoie d'eux-mêmes. Ils reçoivent donc une image où ils sont perçus comme «problèmes» et une autre où on les suppose porteurs de changements et de nouveauté. Quant à la précarité, elle semble partie prenante du décor non seulement des jeunes, mais également d'une part grandissante de la population. Les jeunes peuvent donc difficilement espérer que la précarité sera pour eux, éventuellement, chose du passé. En effet, il semble qu'elle soit de moins en moins une question d'âge ou de stade de la vie. Selon Claudine Attias-Donfut: «il y a quelques années encore, on s'interrogeait sur le caractère temporaire ou durable de la précarité des premiers emplois. Aujourd'hui, une frange grandissante de la population semble désormais installée dans l'instabilité sans sérieuses perspectives d'en sortir» (*Ibid*: 17). Nous nous demandons quelles répercussions tout ceci peut avoir sur l'identité des jeunes.

Toutes ces transformations font en sorte que le modèle de la génération précédente n'est plus pertinent pour la génération actuelle ce qui signifie que «la jeunesse est aujourd'hui confrontée à la décomposition du modèle du cycle de vie ternaire centré sur le travail. Les trajectoires en gestation recèlent une large part d'inconnu et ouvrent à l'incertitude du futur» (*Ibid*: 20).

Avec cette précarité, une prédétermination du cours de la vie n'est plus possible. La jeunesse devient donc un «projet» à construire. «Le modèle connu, celui qui a orienté la vie des générations antérieures, n'est plus celui qui va structurer celle des nouvelles générations et qui garde une large part d'inconnu.» (*Ibid*: 17) Les jeunes font face à un futur pour le moins incertain, un avenir qui ne s'effectue plus en ligne droite, mais plutôt comme un parcours à obstacles où l'on ne connaît pas ce qui se trouve au détour.

Ils doivent donc construire leur avenir à chaque jour, à chaque pas. Dans ce cas, leur projet reste-t-il malgré tout celui d'«entrer dans la vie adulte»? Ou est-il simplement celui de tenter de se construire une place minimalement convenable au sein de la société? Ont-ils toujours espoir de trouver cette reconnaissance de la société et d'être considérés comme des adultes, des êtres autonomes? Est-ce leur priorité? La précarité s'étendant à une part grandissante de la population, y aura-t-il redéfinition de ce qu'est un être autonome, de ce qu'est la jeunesse? Les jeunes tenteront-ils simplement de faire leur place comme ils le peuvent, «avec les moyens du bord»? Comment les jeunes se représentent-ils leur avenir?

1.5 Notre hypothèse de travail

En fonction du contexte dont nous venons de peindre un bref portrait, nous formulons l'hypothèse que les représentations des jeunes sont marquées par la précarité et l'incertitude et se résument ainsi au court terme.

De surcroît, cette hypothèse comporte en son sein une mise en doute de la théorie de l'entrée dans la vie adulte d'Olivier Galland, théorie exposée en détail dans les prochaines pages. En effet, cette théorie se fonde sur la succession séquentielle de quatre bornes, ce qui suppose une certaine pérennité de cette succession et donc l'absence de contretemps dans le déroulement de ces bornes. Puisque notre hypothèse suggère que l'avenir des jeunes se résume au court terme où règnent incertitude et précarité, c'est donc que le déroulement de ces bornes n'est plus prévisible et que des obstacles reliés à la précarité peuvent en entraver le déroulement.

Il importe donc de saisir les représentations que les jeunes se font de leur propre avenir. C'est le but de cette étude. Celle-ci est première dans la mesure où peu d'études ont été consacrées à ce sujet. L'étude de ces représentations peut être entreprise aux meilleures de ces conditions dans le cadre d'une approche qualitative dont le pivot est l'entrevue.

CHAPITRE 2

ASPECTS THÉORIQUES DE LA RECHERCHE

2.1 L'entrée dans la vie adulte

Afin de définir notre problématique, nous nous sommes basés sur une théorie élaborée par Olivier Galland, chercheur reconnu pour ses travaux en sociologie de la jeunesse. C'est en 1984, dans la *Revue française de sociologie*, qu'Olivier Galland développe une perspective permettant d'aborder l'étude de la jeunesse sous un angle nouveau, celui de l'entrée dans la vie adulte. Cet auteur propose sa nouvelle approche en réponse au peu d'attention de la sociologie française pour l'étude de la jeunesse. D'une part, la sociologie française considérait que la socialisation n'étant pas totalement complétée chez les jeunes, ils revêtaient peu d'intérêt. D'autre part, jusqu'à la fin des années 1970, les recherches étaient surtout d'inspiration marxiste, donc axées sur les classes sociales et les rapports de travail, rapports où l'âge avait somme toute peu d'importance.

La notion d'entrée dans la vie adulte, est, quant à elle, non pas centrée sur l'âge, mais sur l'organisation des seuils de passage de la jeunesse à la vie adulte. Résumons-en ici les fondements. Olivier Galland circonscrit l'entrée dans la vie adulte à partir des quatre bornes suivantes:

- a) la fin des études
- b) le début de la vie professionnelle
- c) le départ de chez les parents
- d) la formation d'un couple

Selon lui, «ces bornes, sur le plan sociologique, sont celles qui, manifestement, introduisent à de nouveaux statuts et à de nouveaux rôles sociaux» (Galland, 1996: 39). Ces quatre bornes se situent sur un axe scolaire-professionnel et un axe familial-matrimonial, respectivement l'axe public et privé du cycle de vie.

Auparavant ces seuils étaient teintés par un fort synchronisme: il s'agissait du modèle traditionnel d'entrée dans la vie adulte (Galland, 1996: 39). Aujourd'hui, l'entrée dans la vie adulte s'effectue plus tardivement. En effet, on note une scolarisation plus longue, des difficultés d'insertion en emploi, l'élévation de l'âge lors du premier mariage et de l'âge du départ de chez les parents (*Ibid*: 40). Selon Olivier Galland, ces constats révèlent un glissement des seuils d'entrée dans la vie adulte, qualifié par plusieurs auteurs d'allongement de la jeunesse. Toutefois, ce qui semble plus intéressant, c'est qu'en addition à cet allongement de la jeunesse, ou en corollaire à cette entrée tardive dans la vie adulte, on observe une déconnexion des seuils et l'apparition d'espaces intermédiaires. Olivier Galland explique:

«Des espaces intermédiaires à la définition ambiguë s'ouvrent entre la scolarité et le travail d'une part entre la vie chez les parents et la formation d'une nouvelle unité familiale d'autre part (...) les seuils professionnels ne sont plus synchrones avec les seuils familiaux: des jeunes pourtant entrés dans la vie professionnelle diffèrent de plusieurs années le moment du départ du domicile des parents, et lorsqu'ils le font, ils mettent encore en moyenne plus de deux ans avant de former un couple» (*Ibid*: 41).

L'apparition d'espaces intermédiaires s'expliquerait notamment par la transition du modèle de l'identification au modèle de l'expérimentation (*Ibid*: 43). En ce qui a trait au modèle de l'identification, le statut et l'identité sont transmis d'une génération à l'autre, il n'ont pas totalement disparu. Quant au

modèle de l'expérimentation, il se caractérise par une phase de définition de soi et d'une identité qui se construit au cours d'un processus d'essais et d'erreurs. Selon Olivier Galland, cette étape de construction de soi expliquerait cette nouvelle phase qu'il nomme «jeunesse», où les conditions à la formation d'un couple (indépendance économique et résidentielle) sont réunies, sans pour autant qu'un couple ne soit formé.

D'après les études d'Olivier Galland, ce sont surtout les personnes les plus scolarisées qui adoptent ce style de vie et pour une durée plus longue que la majorité qui le traverse. C'est une phase où l'on tente de définir son identité et son statut social et professionnel tout en développant une sociabilité intense. Ce processus de construction de l'identité est un processus de plus en plus long et complexe:

«La définition des rôles professionnels évolue rapidement, la relation entre les titres scolaires et les emplois se relâche, la prolongation de la scolarité fait que les jeunes femmes et les enfants des classes moyennes ou populaires qui en bénéficient disposent de peu de références antérieures pour construire leur identité. Toutes ces raisons font qu'avant de parvenir à un statut et à une définition de soi à la fois satisfaisante sur le plan de la *self-esteem* et crédible aux yeux des acteurs institutionnels, plusieurs années sont souvent nécessaires. Durant ces années, bien sûr, on ne songe pas à s'établir conjugalement, et encore moins à fonder une famille» (*Idem*).

Cette perte de synchronisation dans l'agencement des bornes résulte en une complexification de l'agencement des seuils. En d'autres termes, en une diversification des cheminements menant à l'entrée dans la vie adulte. Cette nouvelle phase qu'Olivier Galland nomme «jeunesse» est donc conséquente à cette déconnexion des seuils.

Par ailleurs, Olivier Galland note que les variables sexe et origine sociale influent sur la manière de vivre l'entrée dans la vie adulte. Il distingue trois séquences menant à l'entrée dans la vie adulte: la post-adolescence, la jeunesse et la phase pré-adulte (*Ibid*: 42). Ces trois étapes ne sont pas franchies par tous les jeunes, mais le sont par la majorité d'entre eux. Elles sont également plus marquées chez les garçons. La première, la post-adolescence, est la séquence que constitue la fin des études et le départ de chez les parents. Il s'agit d'une combinaison entre le statut adulte (l'occupation d'un emploi) et le statut adolescent (dépendance résidentielle familiale). La seconde, la jeunesse, que nous avons mentionnée plus haut, est la séquence qui va de la décohabitation familiale à la constitution d'un couple, phase d'indépendance économique et résidentielle sans la formation d'un couple. La dernière, la phase pré-adulte est celle où il y a formation d'un couple sans la naissance d'un enfant. Selon Olivier Galland, l'accès définitif au statut d'adulte n'est parachevé qu'avec la venue d'un enfant.

Soulignons ici que nous trouvons intéressant qu'Olivier Galland ait cerné cette nouvelle phase qu'il nomme «jeunesse». Nous croyons toutefois qu'elle est trop étroite pour porter ce nom et qu'il s'agit plutôt, selon nous, d'une nouvelle façon de vivre la jeunesse, il en existe bien d'autres.

Les transformations sont profondes et le retour au modèle traditionnel d'entrée dans la vie adulte est impensable; voilà la constatation de l'ouvrage *l'Allongement de la jeunesse*, sous la direction d'Olivier Galland (1994). Cette entrée se fait aujourd'hui pour la grande majorité selon le modèle de l'expérimentation, au dire de cet auteur. Pourtant, la notion d'entrée dans la vie adulte correspond à une entrée traditionnelle dans la vie adulte et au

modèle de l'identification, nous l'avons vu. Le passage à l'âge adulte y est représenté tel un passage par étapes structurées et se succédant les unes aux autres. Comment alors cette notion peut-elle s'appliquer telle quelle à la jeunesse actuelle, dont le modèle est celui de l'expérimentation où plus rien n'est certain, où tout est éclaté? Les étapes ne s'y succèdent plus nécessairement et encore moins de manière structurée. Certaines n'étant peut-être même plus pertinentes dans certains cas (nous pensons notamment ici à la formation d'un couple).

Le modèle d'entrée dans la vie adulte tel que nous venons de l'aborder démontre donc des failles. Selon nous, la faiblesse de ce modèle repose en outre sur l'absence de considérations envers les possibilités d'aller-retour entre les bornes. Nombre de jeunes qui ont quitté la famille y reviennent faute de pouvoir subvenir seuls à leurs besoins. Plusieurs autres ont terminé leurs études et, n'ayant trouvé aucun emploi dans leur domaine, décident de retourner aux études, tandis que certains décident de prolonger leurs études du fait que le marché du travail est bloqué. Enfin, d'autres conjuguent études et travail à temps partiel. Les périodes d'emploi sont très souvent entrecoupées de périodes de chômage. Les couples divorcent et se reforment. Les exemples sont légion. En addition à la déconnexion des seuils et à l'apparition d'espaces intermédiaires, il faut également noter le mouvement d'aller-retour entre les étapes d'entrée dans la vie adulte.

À la suite de ces constats, nous sommes en droit de nous demander si ces bornes sont toujours pertinentes. Reflètent-elles la réalité des jeunes d'aujourd'hui? Le franchissement de celles-ci est-il représentatif de la situation que vivent les jeunes actuellement?

À lire tous les exemples cités jusqu'à présent, nous pouvons douter de la pertinence de ces bornes pour étudier la jeunesse d'aujourd'hui. Plutôt que de parler de franchissement des seuils, nous pourrions parler de sauts d'une borne à l'autre sans ordre pré-établi et même carrément du saut de certaines bornes. Ce modèle, croyons-nous, ne se révèle donc plus tout à fait conforme à la réalité et propre à représenter les jeunes d'aujourd'hui. Chacun tente d'entrer dans la vie adulte avec les moyens qu'il possède. Nous l'avons déjà souligné, il existe plusieurs manières d'être jeune, il existe donc également plusieurs manières d'entrer dans la vie adulte. Ce que nous pouvons qualifier de diversification des parcours. Nous croyons que ce modèle ne permet pas d'en rendre compte avec justesse.

Les bornes de ce modèle correspondent selon Jacques Hamel, à une «jeunesse située et datée; la génération des jeunes qui se forme durant la période d'après-guerre dans les sociétés occidentales» (Hamel, 1999: 9). Claudine Attias-Donfut souligne pour sa part: «définir la jeunesse comme étape de vie, c'est la situer dans un temps à construire, au début d'un parcours, dont le modèle de référence, celui de la génération antérieure est déjà dépassé» (Attias-Donfut, 1996: 17). Bref, le modèle d'Olivier Galland ne se révèle peut-être plus représentatif de la situation des jeunes d'aujourd'hui.

En remettant en question la notion d'entrée dans la vie adulte, nous remettons par le fait même en question la conception de l'avenir qu'elle porte en son sein. Les bornes d'Olivier Galland, précise Jacques Hamel, «ne sauraient valoir sous les auspices de la théorie sociologique que dans la mesure où elles trouvent un écho dans la connaissance pratique des jeunes» (Hamel, 1999: 21). Les jeunes se définissent-ils toujours en fonction de ces bornes et de leur

franchissement? Se représentent-ils l'avenir sous la forme proposée par le modèle d'entrée dans la vie adulte? Nous souhaitons tenter de répondre à ces questions au fil de notre enquête auprès des jeunes. C'est vers cet «écho» que nous souhaitons tendre l'oreille.

2.2 L'allongement de la jeunesse

Nous avons constaté que l'entrée dans la vie adulte ne s'effectue plus de manière uniforme et qu'elle se fait aussi plus tardive. Bien sûr, avec une espérance de vie plus grande «l'avenir étant plus lointain, il devenait concevable que le temps de l'apprentissage, scolaire et affectif, se prolonge» (Dumont, 1986:17). Alors même que la jeunesse se retrouve liée à la précarité, nous constatons l'allongement de cette période de la vie. Cet allongement, s'il est la conséquence de la précarité des jeunes sur le plan économique, il est également une question de choix selon Olivier Galland: «il s'agit plutôt de «rester jeune» le plus longtemps qu'on le peut, pour profiter au maximum des plaisirs de cet âge de la vie surtout liés à la sociabilité de classe d'âge» (Galland, 1996: 44). Si les jeunes vivent dans une situation précaire, ils profitent tout de même de ce stade de leur vie. Ils trouvent des moyens de composer avec la situation, ils ne font pas que la subir. La sociabilité plus intense est probablement une stratégie pour contrecarrer le pessimisme entourant leur situation.

Si le chômage n'atteignait pas autant les jeunes, la jeunesse s'allongerait-elle autant? Nous croyons qu'elle ne s'étirerait peut-être pas de manière si prononcée, mais qu'il subsisterait tout de même une tendance à vouloir

profiter des plaisirs de la vie avant d'emprunter la route des adultes et de se «caser», comme disent plusieurs. Dans ce sens, l'allongement de la jeunesse est aussi une question de choix, non pas simplement un effet des contraintes économiques. Cette période de définition de soi ne saurait donc disparaître avec la disparition du chômage.

Alors que les jeunes éprouvent de la difficulté à s'insérer dans le marché du travail et à entrer dans le monde adulte, une situation semblable, mais inversée, est vécue par une population plus âgée. Claudine Attias-Donfut affirme:

«L'allongement de la période de transition à l'âge adulte, accompagnée d'une forte incertitude quant au déroulement de la vie professionnelle et familiale, fait écho à cette autre période de transition qui, à peu près en même temps, a suivi la tendance inverse, une sortie précoce du monde du travail, associée au chômage, aux mesures de retraite partielle ou progressive ou de «préretraite» (Attias-Donfut, 1996: 16).

Si la période de jeunesse s'allonge tout comme celle de la retraite qui semble pour l'instant se vivre précocement, de gré ou de force, c'est donc que la période de «vie active» diminue. Devant ces constats, nous sommes en droit de nous demander si nous ne faisons pas face à une redéfinition des phases de la vie plutôt qu'à un simple allongement, en ce qui nous concerne, de la jeunesse. «La redéfinition sociale de la jeunesse», précise Claudine Attias-Donfut, «est solidaire de la transformation d'ensemble du calendrier de vie, qui est en gestation dans ces périodes d'incertitudes où sont remises en cause les valeurs et la centralité du travail» (*Idem*).

2.3 Difficile de définir la jeunesse...

Lorsqu'on essaie de définir la jeunesse on tente généralement de la délimiter par l'âge. Les tranches d'âge varient énormément. Bien sûr, on délimite par une tranche d'âge la jeunesse pour l'application de certains programmes gouvernementaux, par exemple. L'État classe généralement les personnes âgées de 18 à 30 ans dans la catégorie jeunesse. Selon la recherche ou l'auteur, l'intervalle varie entre 15 et 35 ans. Il est compliqué de délimiter la jeunesse à l'aide de l'âge. On ne peut pas trancher catégoriquement les phases de la vie puisqu'elles ne sont pas uniformes. Il existe plusieurs façons de vivre la jeunesse. L'âge est une frontière relative qui ne permet pas de rendre compte avec exactitude du niveau de développement d'un individu. Deux individus du même âge peuvent avoir atteint des stades de développement émotionnels, psychologiques ou sociaux très différents. La complexité de la jeunesse est constatée par tous les auteurs qui en traitent.

Pour certains auteurs, l'âge, en révélant l'hétérogénéité des groupes qu'elle définit, ne ferait que masquer les autres positions des individus, notamment la classe. C'est ainsi que doit être interprétée l'incontournable phrase «la jeunesse n'est qu'un mot» de Pierre Bourdieu. Selon cet auteur la question de l'âge est plutôt une question de lutte de classement entre les générations. De plus, elle porterait selon lui, à «naturaliser» les classes d'âge, c'est-à-dire, à leur «conférer une essence liée à l'âge, alors que ces groupes, leurs frontières, leur définition, leurs qualités supposées, sont toujours le fruit d'une production sociale» (Hamel, 1996: 38).

Si la jeunesse ne peut être délimitée exactement par l'âge, il reste toutefois qu'elle est une phase de la vie où se concentrent des étapes et des caractéristiques particulières. Il s'agit d'une période de la vie où se poursuit une recherche d'indépendance financière et affective. Cette étape se situe dans une certaine classe d'âge, mais sans pour autant pouvoir être délimitée avec exactitude par un nombre d'années.

Comment déterminer le moment où l'on est définitivement entré dans la vie adulte? Pour Olivier Galland l'entrée définitive dans la vie adulte est complétée par l'accès à un rôle parental. La venue d'un enfant mettrait donc fin à la phase de la jeunesse. Dans ce cas, les jeunes filles-mères de 13-14 ans sont-elles adultes? Où classe-t-on les couples homosexuels? Voici deux cas d'espèce qui démontrent la difficulté de définir la jeunesse et de délimiter la fin de celle-ci.

De plus, lorsqu'on tente de définir les jeunes, on le fait souvent en déterminant la jeunesse comme une phase de transition. C'est d'ailleurs sur cette vision qu'est basée la théorie d'entrée dans la vie adulte d'Olivier Galland. Cette vision soutient donc que les jeunes ont un statut inachevé. D'autres auteurs, par contre, suggèrent le contraire. En effet, ils suggèrent:

«qu'il faut sortir de la définition des jeunes vu comme des «êtres en préparation», des «êtres en transition».⁴ Comme jeunes, ils devraient pouvoir posséder l'équivalent de ce que certains sociologues américains appellent «achieved status». Car il existe un *vacuum social* entre le «statut assigné», déterminé par l'âge et le processus de scolarisation, et le «statut réalisé» dans la vie concrète» (Dumont, 1986: 83).

⁴ Cette suggestion se retrouve dans la section commentaires de la première section «Une société des jeunes?» de l'ouvrage du même titre qui découle d'un colloque sur les jeunes tenu en 1985.

L'avenir amène-t-il les jeunes à se percevoir comme des êtres en transition? Ou, au contraire, se dotent-ils d'eux-même d'un statut achevé, puisque celui-ci ne peut être atteint faute de possibilités et non de volonté?

Selon nous, les jeunes vivent une situation nouvelle. Ils sont généralement prêts à assumer le rôle d'adulte, au sens où un individu est seul responsable de lui-même, mais ils n'ont pas la possibilité de le faire, du moins de manière définitive, le contexte étant un frein à leur évolution. Cependant le statut d'adulte n'est peut-être pas défini de la même manière de leur part que de la part des adultes. La spécificité et la nouveauté de leur statut ne sont pas reconnues. Puisque cette situation semble vouloir perdurer, y aura-t-il redéfinition de la jeunesse et de son statut? Les jeunes ne peuvent être considérés des «êtres en transition» toute leur vie. Puisque la jeunesse s'allonge, cette période de «transition» se prolonge également. Au bout d'un certain laps de temps, lorsqu'une période dite «de transition» perdure, ce n'en est plus une. Elle doit être redéfinie et replacée dans son contexte.

En ce qui nous concerne, dans le cadre de notre travail, nous considérons la jeunesse comme une catégorie sociale dont la période s'étend entre l'adolescence et l'âge adulte (Gauthier, 1990: 24). C'est peut-être une définition vague, mais du moins, croyons-nous, cela nous permet de mieux appréhender les diverses manières d'être jeune tout en ne masquant pas la complexité de la jeunesse. Nous croyons néanmoins qu'il serait préférable de parler de «jeunes adultes». Qualificatif qui, croyons-nous, colle mieux au statut des jeunes interviewés. Par ailleurs, ils étaient plusieurs à ne pas se reconnaître dans cette catégorie «jeune». Dans le but d'alléger le texte, nous avons toutefois maintenu l'utilisation du terme «jeune».

2.4 Définition de la notion de représentations sociales

Puisque notre travail comporte l'étude des représentations que les jeunes se font de leur avenir, il nous semble important de spécifier le sens que nous attribuons à la notion de représentation.

La notion de représentation sociale tire son origine chez Durkheim. Durkheim utilisait le terme de représentations collectives, et ce en opposition aux représentations individuelles qui prévalaient à cette époque. Il considérait les représentations comme des catégories cognitives élaborées par un sujet collectif. Déplacement des perspectives, l'explication des faits sociaux n'est plus alors fondée sur la pensée individuelle: «ce ne sont plus les actes et les pensées atomiques qui doivent retenir l'attention, mais l'ensemble des croyances et des idées ayant une cohérence propre, dont témoigne, leur survie» (Moscovici, 1989: 67). Peu de temps après son apparition, la notion de représentations collectives est tombée en désuétude, pour n'être reprise qu'au début des années soixante de ce siècle par Moscovici dans le domaine de la psychologie sociale. On en parle maintenant en termes de représentations sociales et on la retrouve à travers toutes les sciences humaines.

Les représentations sociales, explique Denise Jodelet «circulent dans les discours, sont portées par les mots véhiculées dans les messages et images médiatiques, cristallisées dans les conduites et les agencements matériels ou spatiaux» (Jodelet, 1989: 32). Les représentations sociales sont construites, transmises et se transforment à travers la communication.

La communauté scientifique s'accorde sur cette caractérisation de la représentation sociale: elle est «une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social» (*Ibid*: 36). Elles régissent notre relation au monde et aux autres (*Idem*). Dans notre cas, la relation des jeunes face à leur avenir. Aussi, nous tenterons de saisir quelles pensées les jeunes partagent à propos de leur avenir, quelle «réalité consensuelle» ils en ont.

CHAPITRE 3

CADRE MÉTHODOLOGIQUE

3.1 L'entrevue

L'entrevue est généralement considérée comme «une voie d'accès privilégiée pour appréhender le point de vue et l'expérience des acteurs» (Poupart, 1997: 205). Les propos recueillis dans cette voie permettent de mettre au jour les représentations recherchées telles qu'elles se pointent au sein de l'expérience des acteurs, laquelle trahit leurs attributs sociaux. Selon Poupart: «l'interviewé est vu comme un informateur susceptible précisément «d'informer» non seulement sur ses propos pratiques et ses propres façons de penser, mais aussi, dans la mesure où il est «représentatif» de son groupe ou d'une fraction de son groupe, sur les diverses composantes de la société et sur ses divers milieux d'appartenance» (*Ibid*: 181).

Dans la panoplie des types d'entrevues possibles en sociologie, l'entrevue semi-directive a été retenue dans la mesure où elle est «la mieux adaptée aux travaux de terrain en sciences sociales» (Guibert et Jumel, 1997: 120).

L'entrevue semi-directive s'amorce en fonction d'un canevas constitué des différents thèmes à aborder et qui servent de guide. Ce canevas est toutefois ouvert aux thèmes qui surgissent au fil de l'entrevue. L'entrevue semi-directive donne donc droit à l'interviewé de formuler l'information recherchée sous forme de récit. Les représentations recherchées en fonction des thèmes mis de l'avant par l'étude transpirent ainsi à travers le récit de son expérience. Voilà la ligne de force de l'entrevue.

En effet, selon Poupart, «il existe une opinion largement répandue dans la plupart des traditions sociologiques selon laquelle le recours aux entretiens demeure l'un des meilleurs moyens pour saisir le sens que les acteurs donnent à leurs conduites, la façon dont ils se représentent le monde et la façon dont ils vivent leur situation, les acteurs étant vu comme les mieux placés pour en parler» (Poupart, 1997: 175). L'entrevue a ainsi l'avantage de permettre de saisir en profondeur l'expérience des acteurs sociaux et les représentations qui s'y rattachent d'emblée. Ces dernières sont la clef de voûte pour bien comprendre les informations recueillies par le moyen de l'entrevue.

Elle comporte toutefois des limites. Un nombre restreint d'individus peut être atteint. Cela pose le problème de la représentativité. En effet, dans une perspective quantitative, l'échantillon est déterminé de manière statistique afin de se dire représentatif de la population étudiée. Cette représentativité, lorsque les résultats sont concluants, permet de reporter ces résultats à la population étudiée dans son ensemble. Dans le cadre d'une recherche qualitative, toutefois, l'accent est placé sur les qualités sociologiques des individus selon le thème étudié. L'échantillon est donc élaboré en fonction des qualités sociologiques de la population étudiée, ce qui donne lieu à un échantillon représentatif et qui permet, tout comme pour un échantillon d'ordre quantitatif, de reporter les conclusions d'une étude effectuée dans cette voie à une population plus large.

Par ailleurs, l'entrevue repose sur la relation entre le chercheur et l'interviewé, sujette à diverses interférences. En effet, l'attitude du chercheur, ses interventions et sa personnalité peuvent altérer la qualité des informations recueillies (*Ibid*: 195). Sans entrer dans les détails, la

formulation rigoureuse et explicite du canevas d'entrevue au départ permet de tempérer les influences que peut produire la relation chercheur-interviewé, tout au moins permet de mieux les contrôler.

Mais, en définitive, rappelle Guibert et Jumel, tout instrument possède des avantages et des inconvénients, ce qui importe d'abord et avant tout, c'est l'utilisation qui en est faite (Guibert et Jumel, 1997: 121).

Notre grille d'entretien (Annexe 1) est composée des thèmes suivants: avenir, représentation des «jeunes», études, lieu de résidence, marché du travail, couple/enfants, représentation de l'«adulte» et contexte général.

3.2 Échantillon

Les avantages et inconvénients de l'entrevue ayant été relevés, il importe maintenant d'exposer l'échantillon des personnes interrogées. Un échantillon de neuf personnes a été élaboré pour les fins d'entrevue. Le choix de ces personnes avait pour but d'atteindre la représentation qualitative précédemment évoquée. Il n'était nullement question de vouloir représenter l'ensemble des jeunes selon un échantillon de leurs attributs doté d'une valeur statistique. L'échantillon présenté ici répond à de tous autres motifs et fut établi en fonction d'une stratégie méthodologique dont les détails se résument à ce qui suit.

3.2.1 Choix des jeunes universitaires

L'avenir est sans nul doute plus prometteur pour les étudiants frais émoulus de l'université. En effet, en dépit de la dévaluation apparente des diplômes, les études donnent accès à des possibilités susceptibles de définir positivement l'avenir. Les études sont susceptibles de conduire à un emploi de qualité et de moindre risque de chômage. Selon une étude effectuée par Arnaud Sales sur les conditions de vie des étudiants, on précise: «de toute évidence, il est encore avantageux pour les jeunes d'obtenir un diplôme collégial ou universitaire, puisque les personnes diplômées trouvent un emploi plus rapidement, chôment moins longtemps lorsqu'elles perdent leur emploi et s'adaptent mieux aux changements technologiques» (Sales, 1996: 90). De plus, selon cette même étude, après le plaisir et la satisfaction d'apprendre de nouvelles choses, la deuxième raison de la poursuite d'études universitaires invoquée est la possibilité d'obtenir un meilleur emploi (*Ibid*: 74), donc d'améliorer son avenir. Améliorer ses perspectives d'avenir est donc clairement l'un des objectifs des études universitaires exprimé par les étudiants-mêmes.

Les étudiants universitaires, armés des meilleures possibilités face à l'emploi, peuvent élaborer des projets d'avenir. De surcroît, d'après Madeleine Gauthier, le discours le plus radical sur la situation du marché du travail viendrait des individus les plus scolarisés. Effectivement souligne-t-elle:

«La conscience d'une aliénation ne vient souvent pas des individus concernés au premier chef, mais des «définisseurs de situation». Marx attribuait ce rôle à la classe ouvrière. Sans doute était-ce le cas dans un contexte d'industrialisation. La situation ayant changé, il est possible que ces nouveaux définisseurs proviennent des groupes les plus scolarisés (...) qui a le plus à gagner d'une critique de la situation» (Gauthier, 1994: 304).

Voilà les raisons nous ayant mené à choisir la population universitaire pour étudier les représentations de l'avenir chez les jeunes.

3.2.2 Caractéristiques générales de la population universitaire

Dans le but de constituer notre échantillon d'ordre qualitatif de la population universitaire, nous avons relevé les caractéristiques de cette dernière en nous basant sur l'étude d'Arnaud Sales mentionnée précédemment, ainsi que sur le mémoire de Sylvain Secours portant sur l'intégration au marché du travail des diplômés de l'Université de Montréal. Avant de poursuivre plus avant, il nous apparaît important de souligner quelques considérations générales à propos de la population étudiante soulevées dans l'étude d'Arnaud Sales.

En effet, cette étude révèle le vieillissement de la population universitaire, cela serait en outre lié au phénomène de retour aux études et à l'allongement indu de la durée des études. Il souligne par ailleurs une diversification de plus en plus marquée des modes de vie de cette population: «les étudiants accordent beaucoup d'importance à l'autonomie et au développement personnel et cherchent à concilier le plus possible la vie académique, la vie affective et familiale et même la vie professionnelle» (Secours, 1997: 134).

Nous l'avons mentionné précédemment, la théorie de l'avenir qui vaut actuellement en sociologie suppose un déroulement de l'avenir des jeunes selon les quatre bornes séquentielles d'Olivier Galland. Un rappel de celles-ci s'imposent ici: la fin des études, le début de la vie professionnelle, le départ de chez les parents, la formation d'un couple. Les modes de vie étudiants de plus

en plus diversifiés que relève Arnaud Sales remettent en question le déroulement séquentiel de ces bornes. Il faudra donc que les caractéristiques retenues pour les fins de notre échantillon permettent de vérifier cette conception de l'avenir.

L'étude d'Arnaud Sales précise également la différence existant entre les étudiants à temps plein et les étudiants à temps partiel. Ces derniers proviennent généralement de strates moins favorisées et occupent souvent un emploi, certains ayant aussi des enfants à leur charge.

3.2.3 Caractéristiques plus spécifiques de la population universitaire

Après ces quelques précisions, revenons aux caractéristiques plus spécifiques de la population universitaire en lien avec notre échantillon. Celle-ci se compose d'une proportion légèrement plus élevée de femmes que d'hommes. En effet, à l'automne 1994 la proportion des femmes à temps plein dans les universités québécoises était de 55,6%. Elles ne sont cependant pas majoritaires au troisième cycle. Elles ont généralement un meilleur taux d'accès et de réussite que les hommes. Selon le ministère de l'Éducation, les femmes ont un taux de placement légèrement plus élevé que les hommes (90% contre 86,6%). De plus, les emplois qu'elles occupent sont liés à leur formation dans une proportion de 69,4%, contrairement à 65,5% des cas pour les hommes. Les femmes auraient-elles plus tendance à croire et à investir dans leur avenir? L'avenir leur semble-t-il plus prometteur?

Une forte proportion des étudiants universitaires est issue des catégories sociales élevées. De plus, le père de la majorité des étudiants est relativement scolarisé. Quant au logement, environ le tiers des étudiants habitent chez leurs parents. Plus de la moitié des étudiants du premier cycle sont endettés (56%) alors que ce nombre s'élève à 67,6% chez les étudiants des cycles supérieurs. Les étudiants d'origine sociale élevée sont-ils moins inquiets face à leur avenir? Une majorité des jeunes habitent en appartement, ils jouissent donc d'une certaine autonomie, mais également de responsabilités financières, et sont selon toute vraisemblance endettés. Les étudiants endettés sont-ils plus inquiets quant à leur avenir?

L'étude d'Arnaud Sales démontre également que le niveau d'inquiétude des jeunes face à leur avenir professionnel n'a cessé de grandir. Toutefois, cette inquiétude est moins grande pour les étudiants de certains secteurs. En effet, il semble que les étudiants inscrits en sciences de la santé et ceux inscrits dans des domaines donnant accès à une pratique bien définie sont généralement plus nombreux à penser qu'il leur sera facile d'obtenir un emploi dans leur domaine à la fin de leurs études que la majorité des étudiants. Le domaine d'étude influe donc directement sur les représentations que les jeunes se font de leur avenir.

Pour leur part, Secours, Cloutier et Trottier notent que «le taux de placement des diplômés au baccalauréat du Québec (promotion 1987) dans un poste à plein temps et relié à son domaine d'étude, et ce deux années après l'obtention de leur diplôme, ne concernait que 66,8% des diplômés. De plus, le taux de placement oscillait «de 36% à 97% selon les secteurs disciplinaires» (Secours, 1997: 2). Cet écart serait, selon Secours, fonction du fait que le diplômé

proviennent d'un secteur professionnel ou non (*Ibid*: 55). Il souligne à ce propos qu'il existe «des disparités à l'avantage des sortants des secteurs plus professionnalisés, en ce qui concerne notamment l'obtention d'un emploi plus ou moins précaire, d'un emploi en lien avec les études, du salaire moyen, de la satisfaction quant au travail» (*Idem*). Par ailleurs, précise-t-il, ce sont les diplômés du secteur de la santé qui profitent des meilleures conditions d'entrée sur le marché du travail, ce qui confirme la confiance des étudiants de science de la santé en leur avenir professionnel notée plus haut (*Idem*).

Secours a également étudié les diplômés au niveau de la maîtrise. Il constate que les diplômés des secteurs davantage professionnalisés sont, tout comme au baccalauréat, plus avantagés que ceux des secteurs moins professionnalisés (*Ibid*: 73). Cependant, ces derniers détiennent des conditions d'entrée sur le marché du travail supérieures à ceux des secteurs moins professionnalisés du baccalauréat (*Ibid*: 75). Il note également que le lien formation-emploi est sensiblement le même après la maîtrise, peu importe la discipline (*Idem*).

En ce qui a trait à notre recherche, il faut donc retenir de ces deux études, la disparité dans le placement en emploi entre les secteurs professionnalisés et ceux qui le sont moins, et le fait que la détention d'un diplôme de deuxième cycle amenuise légèrement cette disparité.

Les perspectives d'emploi semblent donc plus florissantes pour les finissants de certains secteurs et pour ceux qui détiennent une maîtrise. Ainsi, afin de refléter avec le plus de fidélité possible cette réalité des universitaires, notre échantillon tient compte des domaines d'étude et du niveau de scolarité.

Nous avons relevé les caractéristiques de la population universitaire pertinentes à l'élaboration de notre échantillon. Celui-ci a donc été construit de cas contrastes en fonction de ces caractéristiques, d'où sa représentativité de nature qualitative. L'objectif de ce type d'échantillon est d'obtenir «la plus grande diversité possible des attitudes supposées à l'égard du thème de l'étude» (Michelet in Pires, 1997: 155). L'échantillon doit, à cette fin comporter diverses caractéristiques pour donner tout son relief à la population visée, les universitaires, en passe de définir leur avenir en fonction des possibilités que recèlent leurs études.

3.3 Constitution de l'échantillon

L'échantillon s'est constitué sur la base de liens de familiarité, en d'autres mots, de personnes près de nous et, pour cette raison, facilement assimilables aux caractéristiques recherchées. Ces individus nous ont souvent pointé d'autres individus dignes d'apparaître dans notre échantillon constitué, dès lors, selon l'effet boule de neige. Neuf jeunes constituent notre échantillon. (Annexe 2)

La valeur stratégique de notre échantillon a donc consisté à y retrouver les caractéristiques de la population universitaire abordées plus haut. Notre échantillon est ainsi composé d'individus des deux sexes, d'origines sociales diversifiées, de domaines d'études ayant les meilleures perspectives d'emploi et de ceux en ayant de moins reluisantes, ainsi que d'étudiants des niveaux baccalauréat et maîtrise. De plus, nous supposons que le fait d'être aux études, en recherche d'emploi ou d'occuper un emploi salarié peut influencer les

représentations de l'avenir, tout comme le fait d'avoir contracté des dettes pour ses études. Aussi, nous avons intégré ces quatre statuts à notre échantillon.

Les entrevues ont été enregistrées à l'aide d'un magnétocassette. Nous avons ensuite procédé à une retranscription intégrale des entrevues. Une fois cette étape complétée, une analyse qualitative du matériel a été effectuée, laquelle constitue le chapitre qui suit.

3.4 Type d'analyse

Selon Guibert et Jumel, une analyse qualitative s'effectue en deux étapes constitutives l'une de l'autre, soit, le repérage thématique et le traitement qualitatif des données. Le repérage thématique nécessite deux lectures, la première a pour but de repérer ce qui a trait aux thèmes prévus par le schéma d'entrevue tandis que la seconde vise à mettre en lumière le sens constitutif contenu dans les entrevues. Quant à la deuxième séquence, le traitement qualitatif, elle consiste «en une étude comparative des données et en une analyse des écarts» (Guibert et Jumel, 1997: 141). Il s'agit d'abord de déceler la présence ou l'absence des sous-thèmes, puis de mettre en évidence les analogies ou oppositions entre ces derniers.

L'analyse présentée dans les pages qui suivent en est une de contenu, établie en regard des thèmes générés par le schéma d'entrevue. Elle consiste d'abord à les repérer, en observer les incidences, puis enfin à découvrir le sens qui leur est attribué par chacune des personnes interviewées.

Les thèmes recherchés ont pour source l'ensemble des points abordés par le truchement du schéma d'entrevue, à savoir l'avenir, la représentation des «jeunes», les études, le lieu de résidence, le marché du travail, couple/enfants, le contexte général et la représentation de l'«adulte». Enfin, l'analyse s'épaule des phases de l'entrée dans la vie adulte conçues par Olivier Galland afin de constater si la représentation de l'avenir dégagée correspond bel et bien à l'ordre de succession que cet auteur propose.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 4

ANALYSE

4.1 Brève présentation des jeunes rencontrés en entrevue

En guise d'introduction à l'analyse de notre matériel nous présentons des extraits des premières représentations de l'avenir formulées en entrevue par les neuf jeunes interviewés. Les extraits sont brefs puisque nous aurons longuement l'opportunité de mieux les connaître dans la suite de ce travail. Notre objectif ici est de donner le pouls du travail qui suit.

L'avenir...

Lorsqu'André songe à son avenir, il voit: «...des emplois à venir, je vois quelque chose en croissance, des nouvelles technologies. Je vois des problèmes aussi qui vont survenir. (...) Pour moi, quand tu dis avenir je pense plus à une famille, personnellement, une maison, un chez moi».

Hélène se voit: «dans un hôpital, avec des responsabilités, autonome. Je me vois rentrer à la maison avec une famille et des enfants».

Le projet d'avenir de Michèle répond à un vœu clairement formulé: «être heureuse et j'y travaille. Penser à moi. Plus concrètement, déménager en appartement au mois de juillet, idéalement avoir un poste permanent, mais ça c'est un peu hors de mon contrôle, déménager ça l'est». Quant au long terme elle nous dit: «je peux faire des projets et j'en ai plein la tête, mais si je m'y tiens trop fort je risque d'être déçue. Alors je fais juste vivre l'expérience».

Quand Guy réfléchit à son avenir il se demande: «est-ce que je vais me trouver du travail? Qu'est-ce que je vais faire, est-ce que je vais continuer à étudier? ...Toutes sorte de choses. Mais c'est surtout le travail qui m'inquiète».

Julien qualifie l'avenir en général de flou, mais le sien dit-il, l'est encore davantage: «mon avenir, c'est encore plus flou, je pense. Ce serait ma vie professionnelle. Moi j'ai souvent l'impression, comme étudiant, on est un peu dans l'antichambre de, justement, l'avenir. On est en attente. Et moi, personnellement, je ne sais pas trop ce qui va m'attendre. C'est vraiment un point d'interrogation. Ça pourrait tourner pour le mieux comme pour le pire. Ça pourrait être blanc, comme ça pourrait être noir».

Pour Martine l'avenir, tient à un «... point d'interrogation, à l'Afrique plus, mais de moins en moins souvent. Ça dépend des jours, il y a des jours où je suis plus stressée que d'autres, mais en général je fais assez confiance en la vie et en l'avenir. On dirait qu'il faut que je sois plus stressée, on dirait que la société me force à être angoissée face à mon avenir. (...) J'ai plein de projets, j'ai trop de projets, ce qui fait que je ne sais pas lequel choisir. Je ne sais pas ce que je vais faire».

Josianne pense à «stress, réalisations, je pense à création, à l'argent, je pense à nourriture, logement, je pense à tout ce qui est concret et en même temps tout ce qui pourrait me permettre de me réaliser moi».

L'avenir se représente pour Jean par des mots comme «vieillesse, bouger, voyages, enfants», mais il n'a pas de véritables projets d'avenir à l'horizon

«j'ai pas de projets. Non j'ai vraiment pas de projets en tant que tel. (...) Ça vient comme ça vient».

Enfin, Isabella pense «au futur, aux rêves à réaliser, aux projets».

On voit déjà poindre diverses tendances, elles seront davantage explorées dans les pages suivantes. Avant de poursuivre dans cette veine nous avons toutefois cru bon de vérifier si les jeunes avaient la même vision du contexte social et de la situation générale des jeunes que celle que nous avons nous-mêmes exposée. C'est ce que nous aborderons maintenant.

4.2 Représentations du contexte social

Nous avons demandé aux jeunes de qualifier le contexte social actuel afin de connaître à quel point la précarité avait pénétré leurs représentations et comment il le qualifiait.

La prépondérance de la précarité et ses répercussions font en sorte que le contexte actuel a été qualifié de manière négative par les jeunes. Certains qualifient le contexte de chaotique, stagnant, particulièrement sur le plan politique, d'autres d'individualiste, quelqu'un rappelant même l'idée du déclin de l'empire américain.

Le mode de la société de consommation, l'*american way of life* comme plusieurs l'ont mentionné, ne fait plus l'envie de la majorité. Par exemple Julien explique: «mes parents étaient très soumis à ça. C'était des professionnels et

pour eux c'était très important. Et *keeping up with the Jones, the rat race* c'était important ça. C'était très important de maintenir une certaine apparence extérieure. Moi j'ai l'impression, je ne sais pas si c'est moi, ou si c'est l'époque, mais pour moi c'est moins important».

La société de consommation et l'individualisme qui y est relié ne font peut-être plus l'envie de la majorité, mais de manière contradictoire pourtant, les jeunes sont soumis à une forme d'individualisme en raison de la compétitivité du marché du travail. Josianne explique: «il faut quasiment manger l'autre à côté. Finalement on apprend même pas à se tenir entre nous, entre jeunes parce qu'il y a un emploi pour x nombre de personnes. Ça fait que l'autre à côté faut que tu le battes». C'est un peu paradoxal, les jeunes ne veulent pas se mouler à la société individualiste, mais d'un autre côté ils s'y sentent soumis malgré eux. Du moins, s'ils souhaitent obtenir un emploi.

À plusieurs reprises, ils ont comparé leur situation à celle des *baby boomers*, constatant la disparité des situations au même âge de la vie. Certains ont également noté le spectre de ces derniers sur l'avenir des jeunes. Par leur poids et leur moyens financiers, les *baby boomers* sont perçus par certains comme un obstacle à la pleine réalisation des jeunes. Yves croit que «les *baby boomers* sont l'obstacle principal à l'épanouissement de notre «race». (...) actuellement on vit les priorités des *baby boomers* et on n'a pas fini, ça va être comme ça pour les vingt prochaines années».

Même s'ils détiennent un emploi, il sont tous conscients de la précarité du marché du travail. Nous n'avons noté aucun lien quant à la représentation du

contexte social de manière générale et le fait d'avoir un emploi. D'autre part, la fragilité des relations sociales a également été notée par plusieurs.

Quant au futur, prévoient-ils que le contexte s'améliorera dans les quinze, vingt prochaines années? Certains sont positifs quant à l'amélioration du contexte social actuel, d'autres le sont moins, allant jusqu'à suggérer la possibilité d'un éclatement. Ceux qui croient au changement, le voient toutefois à plus long terme que les vingt années suggérées. Ils croient donc tous qu'il y aura peu de changements d'ici à ce qu'ils aient atteint la quarantaine.

4.3 Représentations des «jeunes»

Cette section a pour but de présenter la manière dont les jeunes perçoivent leur propre groupe et la manière dont ils pensent que les jeunes sont perçus par la société.

Ils entretiennent tous des réserves quant à l'avenir des jeunes, et pour plusieurs, l'image est carrément pessimiste. Leurs propos sont plutôt éloquents c'est pourquoi nous en présentons de longs extraits. Nous reviendrons ensuite sur ces propos. Voici donc ce qu'ils en disent:

«It's going down the drain» Hélène

«Ils vont être très terre à terre, je pense qu'ils n'ont pas tellement d'idéal à poursuivre quelque soit leur définition. Et ils vont sans doute se retrouver

dans le schéma, peut-être un petit peu ancien de tout ce qui était mariage, avoir une belle auto, une belle maison, c'est peut-être aussi notre société occidentale qui est comme ça. C'est-à-dire valorisée par tout ce qui est société de consommation, de structure bien définie, très individualiste. » Jean

«Un moment donné ça va avoir de l'allure, mais pas maintenant. On va *galérer* longtemps, jusque tard dans la trentaine avant d'arriver à des situations stables.» Guy

«Je crois qu'ils sont bien équipés, qu'ils sont bien préparés. (...) On fait passer nos rêves avant tout et la retraite on verra. (...) Je le sais que c'est difficile des fois et ça dépend dans quel domaine tu es, de trouver un emploi, mais quand même, je me dis que quand tu veux tu peux.» Isabella

Plusieurs ont invoqué la situation de la génération précédente, les *baby boomers* comme point de comparaison.

«Des sentiments très mitigés. C'est un peu frustrant, j'ai l'impression qu'on est peut-être pas nécessairement favorisés, parce que quand je compare les conditions que mes parents ont eues (...) Par contre ce que j'apprécierais plus de la situation des jeunes aujourd'hui, c'est la plus grande liberté qu'on a. De déterminer nos choix de vie et tout ça, nos choix de carrière.» Julien

«En général c'est moins bon que ce ne l'était. (...) Les gens sont beaucoup motivés, ont dirait que les gens sont forcés à étudier, il y en a beaucoup qui vont faire des bacs, mais ils ne vont pas forcément se trouver des emplois. Je vois beaucoup de motivation, mais l'avenir n'est pas assuré aux jeunes.» André

Les jeunes ont plutôt tendance à être pessimistes lorsqu'ils parlent des jeunes en tant que groupe, mais lorsqu'ils abordent leur propre situation, ils sont plus optimistes et se démarquent du groupe. En effet, nous avons constaté qu'ils sont plus positifs à propos de leur propre avenir. Parfois désabusés, ils croient néanmoins que leurs efforts finiront par porter fruits. On peut ici voir l'effet de cette tendance à individualiser et personnaliser les problèmes d'insertion sur le marché du travail, tout comme à l'inverse, la personnalisation de la réussite. Madeleine Gauthier a elle aussi constaté cette réalité quand elle souligne:

«Le discours «volontariste» des *baby boomers* qui ont eu tendance à attribuer leur propre succès en emploi à leurs efforts personnels beaucoup plus qu'à une conjoncture favorable, contribue à accentuer cette perception que le succès sur le marché du travail relève en grande partie de soi. Les conséquences de cette perception sont de taille et vont dans les deux sens, autant face aux succès qu'aux insuccès» (Gauthier, 1994:305).

Nous pouvons effectivement voir cette tendance, mais peut-on aussi croire que les jeunes sont réalistes quant à l'état de la situation? Ils croient que se laisser décourager ne les mènera à rien et considèrent nécessaire de demeurer positifs, de voir une lueur d'espoir à l'horizon pour trouver une raison de continuer malgré tout. C'est une réaction à la rigueur du contexte que nous avons décelée chez les jeunes.

Ajoutons, que les jeunes pensent aussi que la société se représente les jeunes négativement ou qu'elle n'y porte guère attention. La société en a une image négative parce que la jeunesse est perçue comme problématique. Dans la

seconde optique, elle est tout simplement absente des représentations de la société.

Si nous nous attardons vraiment à la catégorie jeunesse, il est plus probable, que la seconde vision soit appropriée. La première, celle qui est plutôt négative, représenterait davantage les adolescents et puisque l'allongement de la jeunesse est un phénomène récent, on aurait tendance à lui attribuer les mêmes caractéristiques que l'étape qui la précède, l'adolescence. Il serait donc plus plausible de croire que les jeunes sont effectivement peu présents dans les représentations de la société. Phase de vie récente, on ne sait trop où la classer, on ne parvient pas à lui faire une place au sein de la société, la situation est gênante, on préfère la taire et la croire problématique en l'associant à l'adolescence. Ces deux phases sont souvent confondues lorsqu'on aborde l'étude de la jeunesse. Dans un cas comme dans l'autre, l'étude de ces deux phases de la vie se limite généralement à l'étude de leurs «problèmes». Certains jeunes ont toutefois noté qu'on semblait s'intéresser davantage à leur situation depuis quelque temps.

Après avoir exposé les éléments abordés en entrevue pouvant influencer leurs représentations de l'avenir, nous constatons que leur conception du contexte et des représentations des jeunes rappellent sensiblement celles que nous avons nous-même décrites. Une tendance à l'incertitude et à une certaine lucidité quant à la situation. Voilà qui caractérise le contexte décrit par les jeunes eux-mêmes et à partir duquel prennent forme leurs représentations de l'avenir que nous abordons maintenant.

4.4 Cinq types de représentations de l'avenir

En nous basant sur la théorie de l'entrée dans la vie adulte, nous avons tiré cinq types de représentations de l'avenir de notre corpus d'entrevues. Le premier type est constitué des jeunes se représentant l'avenir selon la succession des quatre bornes d'Olivier Galland. Le second représente ceux qui souhaiteraient que leur avenir se déroule en fonction des séquences proposées par Olivier Galland, mais dont certains empêchements font en sorte qu'il existe un décalage entre leurs représentations de l'avenir et la réalité. Le troisième est constitué de ceux qui ne parviennent pas à se représenter l'avenir. Le quatrième regroupe les jeunes qui rejettent en tout, ou en partie, le modèle d'entrée dans la vie adulte et cherchent d'autres voies d'avenir. Et finalement, le cinquième (une seule personne s'y retrouve) est composé d'une redéfinition de l'avenir après avoir suivi le déroulement des quatre bornes d'Olivier Galland.

Pour chacune des catégories établies, nous avons d'abord identifié les jeunes qui s'y retrouvent et ensuite exposé, en regard des quatre bornes, les raisons qui expliquent ce choix. Avant de poursuivre, rappelons les bornes: la fin des études, le début de la vie professionnelle, le départ de chez les parents et la formation d'un couple. Dans le but de faciliter la lecture, les bornes sont abordées par thèmes, soit: les études, le marché du travail, le lieu de résidence et le couple. Ce sont ces thèmes qui découpent les cinq catégories présentées ci-dessous.

A) Représentation de l'avenir selon la succession des bornes d'Olivier Galland

Une seule personne, André, se représente clairement l'avenir selon la succession des bornes d'Olivier Galland. Il travaille à plein temps depuis un peu plus d'un an dans son domaine, l'informatique, et quittera bientôt la résidence des parents pour vivre avec sa conjointe qu'il épousera prochainement. Ces projets sont: «le mariage, sûrement la maison, après la famille, un bon deux ans, je ne voudrais pas tout de suite des enfants, le temps de profiter de la vie de couple, t'sé c'est différent. Ensuite, c'est ça en gros. Bon, puis effectivement, en informatique, la manière que je vois ça, peut-être parce que je suis en informatique, mais je me vois au point de vue monter». Dans ses projets, il accorde une place importante aux loisirs « le travail c'est important, mais il n'y a pas que le travail dans la vie, il y a autre chose. J'ai beaucoup de loisirs et c'est important de les garder». Il recherche un équilibre, «faut avoir une vie, t'sé j'peux mourir demain. Il faut que j'en profite aussi. C'est un équilibre, un juste milieu».

En découpant maintenant ces représentations de l'avenir en fonction des bornes d'Olivier Galland, nous verrons davantage en quoi il se moule sur son modèle. Il n'y correspond pas totalement, toutefois, puisque son cheminement scolaire s'en démarque légèrement.

Études

Avant d'obtenir son baccalauréat en informatique, André s'était engagé dans des études en génie minier. Après deux années, réalisant qu'il n'était pas

vraiment intéressé par ce domaine, il s'est inscrit au mineur en arts et sciences, pour finalement arrêter son choix sur l'informatique, motivé par ce domaine, par ailleurs prometteur pour percer le marché du travail.

Du point de vue de ses études le trajet n'a pas été linéaire. Ses études en informatique ont toutefois débouché sur un poste dans ce domaine.

Marché du travail

André occupe depuis un an un emploi en informatique. Il a obtenu ce poste dès la fin de son dernier stage d'études, c'est d'ailleurs la compagnie où il a réalisé son stage qui l'a embauché. Il n'a donc connu aucun délai entre la fin de ses études et son entrée dans le marché du travail. Le taux de placement en informatique frôle actuellement le 100%. S'il s'agit d'un domaine certain en ce moment, cela ne signifie pas pour autant qu'il soit un domaine stable. Depuis qu'André a commencé à travailler, la première compagnie pour laquelle il travaillait a été achetée par une autre entreprise. Celle-ci lui a offert de conserver ses services, mais entre le moment de la vente et de la nouvelle offre d'emploi, André a vécu un moment d'incertitude et avait même entrepris des démarches auprès d'autres employeurs. Il reste maintenant sur ses gardes, prêt à réagir rapidement et affirme que plus rien n'est définitif. On remarque donc qu'un emploi à plein temps ne signifie pas pour autant l'absence d'inquiétudes vis-à-vis du marché du travail.

La carrière est importante pour lui et il en a une vision ascendante. Il est toutefois conscient que les circonstances pourraient faire en sorte que cet objectif ne soit pas possible. Le travail occupe une place centrale dans sa vie,

mais, involontairement dit-il: «involontairement oui, mais je ne dirais pas que c'est le noyau de ma vie quand même» .

Il se dit conscient que sa place dans le marché du travail est encore précaire, puisqu'il possède peu d'expérience à ce jour et qu'il ne sait pas si la demande en informatique sera aussi élevée dans les années à venir. Il souhaite qu'avec le temps, son travail ne soit plus une source d'inquiétude: «mon avenir idéal ce serait une stabilité en emploi, une famille, que je puisse voir du monde, que j'aie une autre vie à côté. Qu'un moment donné le travail devienne secondaire, que ce ne soit plus une source d'inquiétude».

En plus de son emploi à plein temps, André a conservé l'emploi à temps partiel qu'il occupait les fins de semaine durant ses études afin d'amasser davantage d'argent en vue de son mariage.

Son insertion dans le marché du travail s'est faite dès la fin de ses études, il y occupe un poste permanent à plein temps. Malgré cette apparente stabilité, une certaine incertitude plane tout de même. En effet, son milieu de travail est mouvant et comme il possède encore peu d'expérience, son emploi lui cause certains soucis.

Lieu de résidence

Pour la même raison qu'il a conservé son emploi à temps partiel, il habite toujours chez ses parents. Il espère ainsi amasser suffisamment d'argent pour son mariage. Il n'a jamais quitté la maison familiale, lorsqu'il avait pensé le

faire pour se rapprocher de son lieu d'études, il s'était plutôt acheté une voiture, «c'était plus avantageux pour moi».

Ici encore, il suit sensiblement le modèle d'Olivier Galland, il quittera la maison après avoir obtenu son premier emploi et se mariera. Il aura toutefois habité plus d'un an chez ses parents après l'obtention de son premier emploi à plein temps.

Couple

Il est clair, à ce point-ci, qu'André suit aussi le modèle d'Olivier Galland en ce qui a trait à la formation d'un couple. Non seulement, André formera un couple en convolant en juste noce avec sa copine, mais ils quitteront chacun leur famille d'origine du même coup. De plus, la formation du couple a pour but de fonder une famille, mais seulement après avoir profité de la vie à deux pendant quelque temps.

B) Décalage entre les représentations de l'avenir se moulant sur les bornes d'Olivier Galland et la réalité

Si André est le seul pour qui la réalité et les représentations de l'avenir collent si bien au modèle d'Olivier Galland, d'autres par contre, le souhaiteraient aussi, sans toutefois y parvenir. Deux personnes rencontrées en entrevue correspondent à ce modèle: Hélène et Michèle.

En effet, Hélène et Michèle se représentent toutes deux l'avenir en fonction des bornes d'Olivier Galland. Elles ont toutes deux un emploi à plein temps, souhaiteraient se marier et fonder une famille. Hélène rêve d'«avoir un mari et des enfants, avoir une famille qui m'entoure, qui soit proche». Michèle, pour sa part, aspire idéalement à se marier «avoir des enfants, être heureuse dans une maison, probablement dans une banlieue, avec deux voitures...»

Études

Hélène et Michèle ont étudié dans le domaine de la santé, l'un des domaines dont le taux de placement est parmi les meilleurs.

La médecine est le domaine de prédilection d'Hélène depuis ses études collégiales. Elle n'a jamais bifurqué de sa voie et n'envisage aucunement de le faire.

Michèle a pour sa part obtenu son baccalauréat en physiothérapie. Son trajet est sans contredit uniforme. Elle n'a effectué aucun changement d'orientation durant ses études.

Marché du travail

Hélène complète actuellement sa troisième année de résidence en médecine, ce qui signifie qu'elle étudie et travaille simultanément, donc qu'elle est salariée. Dès la fin de l'université, elle est assurée d'exercer sa profession sans aucun problème. L'avenir se teinte des couleurs de la permanence en emploi.

Le parcours en emploi de Michèle est légèrement moins uniforme. Après d'intenses recherches, faute d'avoir décroché un premier emploi au Canada, elle a déménagé aux États-Unis où elle a évolué dans son domaine pendant neuf mois avant de se voir offrir un poste qui lui a convenu suffisamment pour revenir au Canada. De retour, elle a perdu son emploi après pratiquement un an de service, dans la foulée des coupures de postes en milieux hospitaliers. Elle a mis encore quatre mois pour trouver l'emploi qu'elle occupe présentement. Tous ces emplois étaient dans son domaine de formation. Elle travaille au même endroit depuis environ deux ans, mais son poste actuel n'est toujours pas permanent.

En emploi la trajectoire d'Hélène correspond à la succession des bornes d'Olivier Galland, mais Michèle après un grand détour, n'y correspond toujours pas totalement. Son insertion n'est pas assurée du fait qu'elle n'est pas encore une employée permanente.

Lieu de résidence

Hélène et Michèle ont toutes deux vécu un retour chez leurs parents après un premier départ, mais pour des raisons différentes.

Hélène vit en appartement depuis un an avec une co-locataire. Elle a habité en appartement durant ses études, mais est retournée vivre chez son père, à la recherche de stabilité émotionnelle et à la suite de l'achat d'une voiture qui facilitait ses déplacements.

Quant à Michèle, elle habite chez ses parents pour des raisons d'économie mais vivra prochainement dans son propre appartement. Tel que nous l'avons mentionné précédemment, elle a vécu aux États-Unis où elle a travaillé durant près d'un an après la fin de ses études. À son retour elle est retournée habiter chez ses parents et elle y est demeurée à la suite de la perte de l'emploi pour lequel elle était revenue des États-Unis: «le fait que j'avais perdu mon emploi pendant quatre mois m'a fait paniquer, alors je ne suis pas partie (de chez ses parents). Le fait que mon emploi n'était pas stable, j'osais pas trop partir».

Couple

Hélène et Michèle souhaitent chacune se marier et fonder une famille, mais ni l'une ni l'autre n'a de projets concrets en ce sens.

Hélène n'a pas de copain et son avenir affectif est pour elle source d'inquiétude «c'est comme un trou noir, je ne sais pas, je ne vois pas, c'est comme embrouillé. Je ne vois pas de futur en fonction du présent. Je vois un futur en fonction de ce que j'aimerais, mais je ne vois pas de futur en fonction de ce qui se passe maintenant. C'est insécurisant. Je me demande si je vais atteindre l'objectif que je m'étais comme fixé».

De même, Michèle éprouve de la difficulté à se représenter son avenir affectif. Elle a un copain, mais leur relation est instable. Elle dit souhaiter se «marier, mais il va falloir que je trouve le gars pour qui ça va valoir la peine».

On remarque qu'Hélène et Michèle ont une représentation de l'avenir qui découle de la succession des bornes d'Olivier Galland, mais que des contraintes

les empêchent de concrétiser leurs projets. Dans leur cas, il s'agit principalement de contraintes au niveau affectif.

Leur cheminement les menant dans la vie adulte n'a toutefois pas été vécu sans tribulations. Elles sont toutes deux retournées vivre chez leurs parents suite à un premier départ. Quant à Michèle, son entrée dans le marché du travail ne s'est pas fait d'un trait, et le poste qu'elle occupe n'est toujours pas permanent. Nous constatons donc que, même si elles souhaitaient entrer dans la vie adulte de manière plus stable, selon la succession des quatre bornes, des contraintes externes les en empêchent jusqu'à présent. La réalité vient confronter leur idéal.

C) Absence de représentations de l'avenir

Guy et Julien ne se représentent pas l'avenir à long terme. En fait, Guy n'a même aucun projet d'avenir, sinon se trouver un emploi. Ils sont tous deux aux études, et souhaitent se dénicher un emploi. Leurs projets se résument principalement à cela.

Guy dit vivre au jour le jour, bien que ce mode de vie l'inquiète:

«C'est une conjoncture de manque d'ambitions de ma part et de... Je ne sais pas, j'ai pas le goût d'en avoir (de projets), je ne suis pas ambitieux. Par contre ça m'inquiète quand même parce que je me dis c'est bien beau vivre dans l'instant, la tête dans les nuages, vivre dans l'immédiat, mais il faudrait que je me fasse quelque chose, une petite situation. (...) Le contexte est responsable probablement à 70%, mais sinon je suis naturellement porté à la paresse, à pas élaborer».

Guy n'a pas de copine et ne se voit pas pour l'instant avec des enfants, c'est surtout le travail qui l'inquiète «me trouver de l'ouvrage, après on verra pour le reste». De plus, Guy s'est lourdement endetté pour payer ses études.

Julien affirme également vivre au jour le jour et qualifie son avenir d'incertain: «je ne vois pas très loin. Je ne suis pas capable de faire des plans, cinq, six ans... Il y a des choses que j'aimerais faire, mais je n'ai pas un but arrêté». Julien n'a pas de copine et ne souhaite pas fonder de famille.

Études

Guy et Julien ont tous deux vécu un changement d'orientation et sont tous deux inscrits aux études supérieures.

Guy, à la suite d'un baccalauréat en histoire, acculé à l'impasse du marché du travail, a entrepris des études supérieures en sociologie en espérant gagner une place dans le marché du travail. Il a une lourde dette d'études sur les épaules, mais il ne s'en inquiète plus puisqu'elle est trop lourde dit-il:

«Je suis rendu à 27 000, 28 000 cette année. Je suis un cas type, je suis à peu près rendu au maximum d'endettement rendu à ce niveau-ci. J'en ai eu durant tout le cégep, tout le reste. (...) à quelque part, la proportion est telle que ce n'est plus inquiétant parce que la proportion est trop grande. Ça ne change rien. Donc je suis pris dans une espèce de fuite vers l'avant où j'essaie toujours d'acquérir davantage d'outils pour essayer de me trouver un emploi et parallèlement il y a une dette qui grossit, grossit, grossit, mais qui n'est plus inquiétante. Peut-être en partie parce que je ne prévois pas de plan d'avenir, parce que je ne prévois pas m'acheter une maison, une bagnole, ou de faire des enfants».

Quant à Julien, alors qu'il étudiait à la maîtrise en lettres, discipline où il détient également un baccalauréat, il a entrepris des démarches pour occuper un poste d'enseignant au niveau collégial. Forcé de déclarer forfait, il a décidé d'entamer un nouveau baccalauréat en droit, selon lui davantage orienté vers le marché du travail. Sa maîtrise n'étant pas complétée, il y travaille simultanément à ses études en droit. Il dit étudier faute d'avoir un emploi: «j'étudie presque par défaut. Si j'avais pas commencé un nouveau diplôme en droit, j'aurais terminé ma maîtrise et je serais chez nous à me tourner les pouces». Advenant le cas où il se trouverait un emploi en enseignement, ses plans en seraient grandement modifiés: «bon Dieu si j'avais un emploi en enseignement, mon calendrier serait tout redéfini».

Guy et Julien ont tous deux étudié dans des domaines dont la demande est faible dans le marché du travail et effectué des études supérieures dans le but d'améliorer leurs chances de trouver un emploi. Julien, après avoir constaté que sa maîtrise ne lui ouvrait pas les portes souhaitées, a complètement changé d'orientation pour débiter un deuxième baccalauréat dans une toute autre discipline. On constate que leur cheminement n'est certes pas rectiligne et qu'il leur a apporté certains désenchantements.

Marché du travail

Guy et Julien souhaitent se trouver un emploi relativement stable, mais cette stabilité ne signifie pas nécessairement un emploi à vie.

Guy recherche un emploi stable pour «arrêter de tirer le diable par la queue comme ce l'est depuis que je suis sur les prêts et bourses». Il recherche un

emploi qui le stimulera et souhaite que ce «ne soit pas une corvée et il faudra que ça me stimule (...) je ne me vois pas faire le même emploi pendant les 35 prochaines années». À ce moment de sa vie, son avenir se résume à se trouver un emploi. En effet, c'est surtout la nécessité de se trouver un emploi qui l'inquiète parce que précise-t-il «si je peux manger tous les jours le reste viendra tout seul, il n'y a pas de problèmes». À moins qu'il ne se découvre une passion pour un travail, il perçoit le travail comme «nécessaire». Le travail semble donc la base nécessaire à l'élaboration de projets. Puisqu'il n'en a pas, il ne semble avoir rien à quoi se cramponner, d'où son absence de projets. D'autant plus qu'il croule sous une lourde dette dont il n'aperçoit pas même le début d'un remboursement.

Guy est aux prises avec un prêt très élevé qui ne cesse de croître et la nécessité de se trouver un emploi. On note à quel point il est coincé par cette situation puisque son avenir idéal correspond à être rentier. Le pendant à ses problèmes financiers serait, idéalement, d'en être totalement dépourvus. La précarité de sa situation bloque sa vision de l'avenir au point de ne pas savoir ce que seraient ses projets s'il détenait un emploi: «je n'en sais rien, (...) je n'ai pas d'horizon».

La stabilité signifie pour Julien la certitude, et elle est «nécessaire pour faire des projets». Il a besoin de cette stabilité pour pouvoir donner une direction à sa vie, «je sais qu'il y a des gens qui célèbrent le travail autonome, mais moi, j'aime pas ça que ma vie soit sans ligne à tous les jours, c'est pas quelque chose d'agréable». La stabilité cependant, selon Julien, ne doit pas nécessairement rimer avec un emploi à vie, d'ailleurs, nous dit-il «ce n'est pas nécessairement la meilleure chose». Son emploi devra lui permettre de s'accomplir, mais

n'occupera pas une place centrale dans sa vie «pour moi avoir un emploi, c'est juste un revenu... Le reste, ce qui est à côté de ça, c'est plus important, ma vie personnelle, j'aimerais ça avoir une situation qui me permette de m'adonner aux loisirs que je préfère».

S'il n'entretient pas vraiment de projets à long terme, il a tout de même certaines aspirations, mais des facteurs externes semblent, selon lui, en déterminer le cours: «je voudrais des choses, j'aspire à un idéal, une carrière, tout ça. Mais finalement, des fois j'ai l'impression que ces facteurs-là ne dépendent pas de moi tant que ça. Ils dépendent quasiment de la chance que j'aurai».

Lieu de résidence

On note une distinction dans le cheminement de Guy et de Julien quant au lieu de résidence.

Guy est originaire d'Abitibi. Il a quitté le toit parental il y a huit ans en raison de l'éloignement du lieu de ses études collégiales. Il n'y est jamais retourné depuis. Il habite actuellement à Montréal avec une colocataire. Son endettement est lié à cette nécessité de laisser le domicile familial pour entreprendre et mener ses études.

Julien habite avec sa mère, mais prévoit voler de ses propres ailes prochainement. Il habite avec sa mère pour des raisons financières. Il partira bientôt parce que, souligne-t-il, «je suis dû, j'ai quasiment 25 ans. Ma

mère reste en banlieue, Brossard. Voyager tous les jours, c'est long. J'ai pas de voiture. J'ai envie de faire à ma tête».

Couple

Ni l'un ni l'autre ne souhaite avoir des enfants et n'a de copines pour le moment. Ils ne verraient aucun inconvénient à vivre une vie de couple advenant qu'ils rencontrent la «bonne personne». En ce qui a trait aux enfants, Guy semble être ouvert à la possibilité éventuelle d'en avoir, mais Julien n'en entrevoit pas la présence dans sa vie.

Fonder une famille ne fait pas actuellement partie des plans de Guy. Ce n'est pas seulement en raison de l'absence de copine, mais aussi parce qu'il n'a pas les moyens financiers, ni la stabilité pour le faire, «j'ai de la difficulté à me nourrir moi-même convenablement». Une stabilité financière et émotionnelle seraient selon lui nécessaires, mais «comme ce n'est pas dans mes valeurs, je n'y ai jamais réfléchi». Sa situation actuelle ne lui permet pas d'avoir ou de penser avoir des enfants. On peut comprendre que ses préoccupations soient d'un tout autre ordre actuellement. Il n'est toutefois pas fermé à la possibilité d'en avoir et affirme «pour le moment je ne me vois pas avec des enfants».

Quant à Julien, il se dit ouvert à une relation de couple, mais ne souhaite pas avoir d'enfants, ce qui lui laissera plus de liberté nous dit-il, mais «ce n'est pas la raison principale de mon choix. Disons simplement que je n'ai pas la fibre parentale». Avoir une famille ne fait donc pas partie de ses projets «je l'ai été dans une famille et c'est pas si écoeurant que ça finalement. Personnellement ça ne fait pas partie de mes priorités. J'ai d'autres aspirations dans la vie».

D) Recherche de voies alternatives d'entrée dans la vie adulte

Martine, Josianne et Jean se retrouvent dans cette catégorie, mais à des degrés divers. Ils enfreignent en partie le modèle d'Olivier Galland et recherchent des voies d'avenir différentes afin de prendre leur place dans la société.

Martine est probablement celle qui se démarque le plus du modèle d'Olivier Galland. Elle dit ne pas être attirée par le modèle valorisé par la société, «j'ai pas envie de faire de l'argent, de faire 60 000 dollars par année, de faire du 9 à 5, d'avoir du gazon vert, m'acheter une maison...» Plusieurs projets l'intéressent, elle affirme d'ailleurs en avoir trop et par conséquent ne pas savoir lequel choisir:

«J'ai un projet de ferme expérimentale. J'aimerais vivre sur une terre et faire un genre d'éco-village, alternatif, avec de l'énergie solaire et tout ça. En même temps j'ai un projet d'aller en Afrique, je veux aller en Afrique depuis que je suis toute petite. Donc je suis sûre que je vais y aller et j'aime les voyages. J'hésite entre soit voyager toute ma vie et ne rien faire d'autre, soit avoir une terre et ne rien apporter d'autre à la société, juste être bien. Ou bien travailler à Montréal dans des groupes communautaires. (...) J'essaie de trouver un point pour tout combiner ensemble, sauf que ce n'est pas évident.»

Josianne oscille entre le deuxième type et celui-ci. «Finir mes études, commencer à travailler, avoir une famille», voilà comment elle se représente l'avenir. Si certaines de ses représentations de l'avenir semblent s'inscrire dans la foulée du modèle d'Olivier Galland, il nous a semblé qu'elle recherchait un mode de vie différent de la majorité. Tout comme Martine, elle rejette le modèle de la société de consommation: «d'abord que j'aie à manger tous les jours et que j'arrive à vivre. Je ne demande pas le cinéma maison avec, je sais pas moi 3-4 maisons, 10 voitures, je sais pas quoi là!»

Jean, pour sa part, ne semble pas orienter sa vie en fonction d'aucun modèle, mais plutôt au gré des événements qui se produisent dans sa vie: «j'ai pas de projets, ça vient comme ça vient». C'est pour cette raison que nous l'avons classé dans cette catégorie. Il n'a pas de projets, mais nous dit qu'il y a des choses qu'il aimerait faire: «vis-à-vis du travail des choses que j'aimerais apprendre, des positions que j'aimerais avoir, mais c'est toujours dans le contexte d'apprendre des choses. Des enfants aussi puisqu'on parle de projets. Autrement, non, non je ne vois vraiment pas de projets bien spécifiques». Il dit ne pas avoir d'avenir idéal. Un avenir où il n'y aurait pas de surprises ne serait pas un avenir idéal. Il vit au jour le jour «par nature, je suis comme ça». Ce qui se passe dans sa vie ne dépend pas entièrement de lui «donc si je vois une opportunité je la prends. (...) je réagis en fonction (de ce qui se passe)». Jean ne se représente pas l'avenir selon les bornes d'Olivier Galland. Son avenir n'est pas très structuré et il semble s'adapter aux événements qui traversent sa vie, tout en essayant d'en tirer le meilleur parti possible.

Études

Si l'anthropologie était au départ le domaine de prédilection de Martine, elle n'y a pas complété son baccalauréat. Elle a préféré compléter ses deux années passées dans cette discipline avec des études individualisées. Elle y est présentement inscrite. Elle est ouverte à des études de deuxième cycle ou de certificat dans un domaine axé vers le marché du travail. Ses parents défraient le coût de ses études, elle n'a donc pas à se soucier de cette dépense.

D'abord inscrite à un mineur en arts et sciences, Josianne a ensuite opté pour des études en science politique où elle a complété deux années du baccalauréat avant de s'inscrire au certificat en intervention en milieu multiethnique et finalement entreprendre sa maîtrise en travail social. Si elle a travaillé à temps partiel au début de ses études universitaires, elle vit aujourd'hui des prêts étudiants. Cette situation n'est pas sans l'angoisser puisqu'elle s'apprête à terminer sa maîtrise et devra donc les rembourser bientôt, à moins, qu'elle ne concrétise l'un de ses projets et entreprenne de nouvelles études, cette fois, en médecine.

Quant à Jean, il détient une maîtrise en génie spécialisé en télécommunication de l'Université de Montréal. Ses études de premier cycle, réalisées en France et en Allemagne étaient dans ce même sillage. Elles ont été réalisées de façon continue. Depuis qu'il travaille à plein temps, il s'est inscrit à quelques cours du soir à l'université.

Marché du travail

Martine et Josianne sont aux études à plein temps et n'occupent pas d'emploi à temps partiel en ce moment durant leurs études. Quant à Jean il travaille à plein temps dans son domaine depuis trois ans déjà. Martine travaille durant l'été pour payer ses autres dépenses. Josianne vit actuellement des prêts étudiants. Martine et Josianne appréhendent toutes deux leur entrée sur le marché du travail. Martine ne sait toutefois pas pour lequel de ses projets elle optera, il est donc possible qu'elle n'entre pas sur le marché du travail. Du moins ceci est une possibilité dans ses projets. Martine souhaite ardemment partir en mission en Afrique, mais depuis qu'elle a un copain, ses projets

missionnaires ont été remis en question. Elle ne souhaite pas faire du 9 à 5, ni détenir le même emploi toute sa vie: «je ne pense pas travailler dans une même affaire toute ma vie. Jamais je ne veux faire du 9 à 5». Le travail est surtout une source d'argent, mais il devra lui permettre de se réaliser: «je ne veux pas vivre pour travailler, je veux travailler pour vivre. Je ne veux pas faire un travail que je n'aimerais pas juste pour gagner de l'argent. Il faut que je sois bien dans mon travail. Mon but dans la vie c'est d'évoluer».

Elle accepterait bien le travail partagé, une semaine de travail écourtée lui plairait bien. Le travail contractuel l'attire et lui fait peur du même coup:

«Ça fait bien mon affaire de faire des contrats. C'est sûr que j'aimerais peut-être plus faire des contrats aux deux ou trois ans que des contrats annuels, qu'au six mois, ça, ça me tenterait moins parce que c'est bien trop précaire. Tu ne peux pas baser une famille là-dessus. Mais des contrats de deux ou trois ans dans différents milieux je pense que j'aimerais ça. Pour toujours avoir de nouveaux défis. Apporter à l'organisme et que l'organisme t'apporte à toi aussi. Et un coup que tu n'as plus rien à apprendre, tu changes de milieu».

Son échelle salariale est peu élevée et devra lui apporter «un minimum pour vivre, manger et avoir un toit».

Josianne reprend un peu le même discours, «d'abord que j'aie à manger tous les jours et que j'arrive à vivre». Son idéal serait «quatre jours par semaine assurés, stables». Elle dit vouloir correspondre à des valeurs autres que celles de la société de consommation, mais ceci ne se fait pas sans heurts:

«Je me suis retrouvée souvent à me dire, ce serait pas mal plus simple si j'entrais dans le moule. Et il y a deux ans je me sentais remise en question de tous côtés. Que mes choix n'étaient pas les bons, j'empêchais la roue de tourner comme il faut. Parce que je

voulais me conscientiser, je faisais des choix qui n'étaient pas la consommation ou l'argent».

Elle souhaite que le travail lui apporte une meilleure connaissance d'elle-même et de la société «et peut-être des solutions pour changer les choses, des moyens pour les changer et de l'argent pour manger, et avoir un appartement». Le travail n'est pas pour elle une valeur centrale:

«C'est pour manger, le travail c'est une valeur comme une autre pour moi. C'est une valeur à laquelle je suis malheureusement obligée d'adhérer si je veux manger. J'essaie d'en faire la chose la plus agréable possible, de me rendre la plus créative possible par le biais de mon travail. Mon objectif de vie ce n'est pas de travailler, c'est autre chose.»

Le travail à l'étranger, l'aide humanitaire l'intéressent beaucoup.

Martine et Josianne appréhendent toutes deux leur entrée sur le marché du travail, et ne souhaitent qu'un «minimum» pour vivre. Nous pouvons nous demander s'il ne s'agit pas d'une stratégie. En effet, ne viser qu'un minimum leur permettrait d'éviter de trop grandes déceptions dans le marché du travail. En diminuant leurs attentes, elles se protègent de déceptions éventuelles que pourraient leur apporter le marché du travail, mais si leur intégration est réussie, il y aura toujours lieu de se réajuster.

Pour sa part, Jean est retourné en France après ses études de maîtrise pour faire son service militaire. C'est de là qu'il s'est occupé à trouver un emploi au Québec, obtenu dès la fin de son service militaire. Il travaille à Montréal à plein temps dans son domaine, le génie, depuis trois ans. Le travail qu'il occupe n'a pas pour lui un caractère définitif «j'aimerais changer, mais pour l'instant je suis très satisfait». Ce n'est que dans l'éventualité où son travail

ne lui apporterait plus la satisfaction d'apprendre, qu'il envisagerait de se trouver un nouvel emploi: «si à un moment donné je trouve que l'emploi ne m'apporte plus rien au niveau apprentissage dans ce cas-là je changerai peut-être pour essayer de trouver autre chose, pour quelque chose de tout neuf. Parce que moi dans mon esprit j'ai besoin de continuellement apprendre des choses et à partir du moment où je n'ai plus rien à apprendre, je m'embête».

Si son poste est permanent, rien ne garantit que son poste soit assuré à long terme: «il se peut que l'unité où l'on est puisse fermer». Les chances que cela se produise sont minces et le préoccupe peu, même si dans cette éventualité, il n'aurait plus de visa de travail et ne pourrait demeurer au Canada. Comme il prend la vie comme elle vient: «si ça arrive c'est à ce moment là que je verrai quoi faire».

Jean accorde une place importante au travail dans sa vie: «si j'en avais pas, ça m'affecterait beaucoup. J'aurais besoin de sentir que je travaille, que je crée quelque chose et puis si je suis rémunéré pour ce que je fais, tant mieux. Donc je pense que c'est assez important. Dans l'équilibre de ma vie, oui c'est assez important». La stabilité pour lui c'est «peut-être de ne pas avoir à chercher un emploi tous les trois mois. Le fait d'avoir quelque chose de stable et que tu es sûr à 98% qu'ils ne vont pas te renvoyer du jour au lendemain ça te permet de te libérer l'esprit pour faire autre chose aussi, de ne pas stresser pour savoir si demain je serai encore là et de quoi sera fait demain».

Le fait que son emploi soit stable et quasiment assuré lui libère certainement l'esprit, mais ne se traduit pas pour autant par l'ébauche de projets de vie à long terme. Nous aurions tendance à croire qu'il détient une situation

suffisamment stable pour ébaucher des projets futurs, pourtant il dit n'avoir aucun projet réellement structuré, seulement des choses qu'il aimerait faire. Nous sommes portée à croire que vivre au jour le jour est plutôt un mode de vie adopté par les jeunes qui ont peu de moyens pour ébaucher des projets. Le cas de Jean semble démontrer le contraire. Jean détient le même emploi stable depuis trois ans, fréquente la même copine depuis quatre ans et ils habitent ensemble depuis deux ans. Il n'a pourtant aucun projet fixe. L'instabilité et l'indétermination qui frappent la génération des jeunes actuellement, ainsi qu'une part grandissante de la population, serait-elle à l'origine du style de vie adopté par Jean?

Lieu de résidence

Martine habite chez ses parents par économie. Elle n'a encore jamais quitté la maison parentale. Martine suit donc les bornes d'Olivier Galland en ce qui a trait au lieu de résidence.

Josianne, quant à elle, habite en appartement depuis l'âge de 18 ans. Actuellement, elle habite seule. Elle a quitté la maison en raison de conflits familiaux et n'y est jamais retournée depuis. Elle a quitté le logement familial longtemps avant la fin de ses études, qui ne sont par ailleurs pas encore tout à fait terminées. Au contraire de Martine, Josianne ne suit pas les bornes d'Olivier Galland.

Pour sa part, Jean a quitté la maison afin de poursuivre son baccalauréat en Allemagne et n'est jamais retourné chez lui depuis. Il vit avec sa copine depuis deux ans, tel que précisé précédemment.

Couple

Martine souhaite avoir une famille, disposée pour y parvenir à adopter des enfants si l'expérience de grossesse se révélait désagréable. Elle a un copain depuis peu, mais ils n'ont pas encore formé de projets communs.

Josianne souhaite elle aussi fonder une famille, mais qualifie ce projet de flou: «je trouve que je ne peux pas tellement me fier de ce côté-là. C'est comme un rêve que j'ai mis de côté». «Avoir un conjoint et une situation stable, sont des éléments essentiels pour avoir des enfants», cette stabilité elle la souhaite tant émotionnelle que financière. Elle voudrait aussi adopter des enfants par l'entremise de l'adoption internationale. Tout comme Martine, Josianne a un copain, mais n'a pas établi de projets avec lui pour l'instant.

Jean forme un couple avec sa copine, souhaite avoir des enfants, mais n'a pas lui non plus ébauché de projets concrets à ce propos.

E) Redéfinition de l'avenir après être entré dans la vie adulte selon le modèle d'Olivier Galland

Seule Isabella entre dans cette catégorie. Elle est d'ailleurs la seule à avoir complété les phases d'entrée dans la vie adulte déterminées par Olivier Galland. Isabella est étudiante à temps partiel, mariée depuis 10 ans et mère de deux enfants. Elle possède une maison où elle habite avec son mari et ses enfants. Voilà un an, elle a quitté un emploi stable, permanent et bien rémunéré pour prendre deux années sabbatiques afin de réorienter sa carrière, trouver un

emploi plus satisfaisant, prendre soin de sa santé et passer plus de temps avec ses enfants. Elle est à la recherche d'une meilleure qualité de vie:

«... Meilleure qualité de vie, pas nécessairement juste monétaire, pas juste du 9 à 5. C'est ça que je suis allée chercher dans mes deux années sabbatiques. (...) Je voulais changer le tout, la monotonie, le quotidien pour aller chercher un travail que j'aie du *fun* à faire. (...) J'ai travaillé 9 ans à la même compagnie, j'ai atteint certains buts, des buts matériels si tu veux, avoir ma maison, ma voiture, et à part ça, mes enfants. J'ai tout atteint ça, alors je suis à la recherche d'autres choses maintenant. C'est comme si je reviens à mes rêves d'adolescente. J'ai fait beaucoup de voyages quand j'étais adolescente. Là on est passé à une autre étape. On a réalisé nos rêves matériels, si tu veux. Là on est rendu à une autre étape, aller chercher l'essence de la vie».

Études

Elle est actuellement inscrite à temps partiel au certificat en ressources humaines de l'École des Hautes Études Commerciales. Elle consacre son temps entre ses études et un emploi à temps partiel (nullement dans son domaine d'études) tout en s'occupant de ses deux enfants.

Elle s'était d'abord engagée deux années dans le programme de traduction: «mais je n'y trouvais pas de débouchés». Elle a donc délaissé ses études pour le marché du travail dans un tout autre domaine: «j'ai trouvé un emploi d'été, je trouvais que c'était facile de monter dans la compagnie alors je me suis dit «je vais tenter ma chance», finalement je suis restée neuf ans, mais là la comptabilité je ne pouvais pas aller plus haut».

En marge de cet emploi, elle a complété un certificat en comptabilité. Les études qu'elle mène actuellement sont vues comme un tremplin pour «...peut-être aller chercher un autre outil. Parce qu'on en demande beaucoup

maintenant quand tu vas chercher un emploi et c'est vrai que ce n'est jamais assez finalement» .

Le régime à temps partiel de ses études s'explique par le fait qu'elle «ne voulait pas décrocher totalement du marché du travail pour ne pas perdre une habitude. Pour être toujours en contact avec le marché du travail». Et, ajoute-t-elle, pour la raison qu'elle a une famille.

Marché du travail

En parallèle à ses études, Isabella recherche un emploi dans sa nouvelle voie. L'emploi qu'elle a occupé durant neuf ans pour la même compagnie était un poste permanent. Elle l'a quitté parce qu'elle ne s'y plaisait plus et souhaite ainsi réorienter sa carrière tout en recherchant une meilleure qualité de vie.

«J'étais permanente, stable, j'avais tous les bénéfices, le salaire, j'avais tout. Ça ne me tentait plus, je faisais de la comptabilité. J'étais avec un autre genre de génération avec des personnes, des *baby boomers* si tu veux, c'était vraiment coincé, alors j'étais enfermé dans mon petit bureau et je me suis dit «c'est pas ça que je veux faire pendant 30 ans encore, il y a autre chose dans la vie que juste travailler».

Lieu de résidence

Nous l'avons déjà mentionné, elle a quitté la maison de ses parents à la suite de son mariage, il y a dix ans. Elle habite depuis dans sa propre maison avec son mari et ses enfants.

Couple

Pour ce qui est du couple, sa situation peut brièvement être décrite. Elle vit avec le même conjoint depuis son départ de chez ses parents. Ils ont deux jeunes enfants. Ils n'ont pas attendu d'avoir une situation économique stable pour avoir des enfants: «je les ai eus parce que j'en avais envie. On était vraiment pas stable. J'étais rendue à ça. Je me suis mariée. J'ai continué à l'université, j'ai trouvé mon emploi et par après j'ai eu mes enfants».

La vie d'Isabella jalonne le modèle de Galland de façon pratiquement intégrale, quoiqu'elle a poursuivi ses études durant un moment après s'être mariée. Au cours des autres entrevues, nous avons fréquemment relevé le souhait de plusieurs d'obtenir une certaine stabilité en emploi. Pourtant ici nous avons l'exemple de quelqu'un qui détenait un poste permanent, doté de bénéfices et qui, malgré ces avantages, a quitté son emploi. Notons toutefois que cet emploi n'était pas dans son domaine.

Il est vrai que la majorité des jeunes ont mentionné un besoin de stabilité, mais plusieurs ont aussi signalé le besoin de se réaliser par le travail, d'y trouver une certaine valorisation, et ce même s'ils ne lui accordent pas une place centrale dans leur vie. Aussi, l'emploi détenu par Isabella, ne correspondait plus à ses attentes. Pendant ses deux années sabbatiques elle désire, «sentir le *challenge*. Mais à un moment donné, c'est certain que j'aurai besoin de stabilité, de revenir à la normale. De trouver un travail avec un bon salaire, mais que je sois heureuse».

Le fait qu'elle vit avec un conjoint qui dispose d'un emploi stable lui donne certainement la possibilité d'emprunter une nouvelle tangente dans le marché

du travail et de réorienter sa vie. Sur cette base, elle n'est plus en quête d'un emploi permanent et le travail à contrat est perçu comme une sorte de *challenge*. Elle reconnaît toutefois: «tu sais pourquoi je te répons comme ça, peut-être parce que je sais que mon mari me *back*. C'est peut-être pour ça que je fais ma fo-folle. Parce que finalement je l'ai la sécurité, mon mari travaille, il est permanent et il a un bon job. C'est peut-être pour ça que je peux me permettre de penser comme ça». Enfin, pour l'instant ses rêves la préoccupent beaucoup et une large part de ceux-ci prennent la forme de voyages.

Isabella est la preuve même que plus rien n'est définitif et que l'entrée dans la vie adulte n'a plus un caractère irréversible.

CHAPITRE 5

DIVERSIFICATION DES VOIES D'ENTRÉE DANS LA VIE ADULTE

5.1 Retour sur l'hypothèse de départ

Avant de poursuivre plus avant, il serait pertinent ici de rappeler notre hypothèse de départ. Celle-ci suggère que les représentations de l'avenir chez les jeunes sont marquées par la précarité et l'incertitude. Elles prennent donc la couleur du court terme. En formulant cette hypothèse, nous remettons du même coup en question la validité de la théorie de l'entrée dans la vie adulte élaborée par Olivier Galland.

L'exposé des cinq types de représentations de l'avenir aura aussi clairement montré qu'il existe plusieurs façons de se représenter l'avenir. L'avenir ne se dessine plus de manière uniforme et stable, il se vit plutôt sous la forme d'un parcours construit au fil du temps. Par ailleurs, les jeunes sont conscients de la mouvance du marché du travail, des relations affectives, de la précarité et des imprévus qui peuvent survenir à tous moments; c'est pourquoi la plupart d'entre eux affirment vivre au jour le jour. Leur parcours n'est pas prédéterminé et, s'il l'était, souvent des modifications ont dû y être apportées pour s'ajuster à la réalité. Ils sont nombreux à avoir effectué des changements de programme en cours d'études. Une formation continue est une réalité pour quelques-uns. Le retour chez les parents a été vécu par certains. Le retour aux études vécu par l'une d'entre eux. Même détenir un emploi à plein temps ne semble plus être un gage de stabilité. Le marché du travail est mouvant et les mises à pied nombreuses. Puisque ce sont eux qui détiennent le moins

d'expérience et les postes précaires, ils sont les premiers à subir les conséquences de la précarité du marché du travail. Cette précarité hante les jeunes tant et si bien qu'elle se répercute dans les représentations qu'ils se font de l'avenir.

Au fil des pages précédentes, nous avons également noté qu'aucun jeune ne se représente clairement l'avenir à long terme. Seul André en a une certaine idée, mais ses représentations sont aussi teintées d'incertitude ou, tout au moins, d'inquiétude, et ce notamment quant au marché du travail. Pourtant, il détient une formation en informatique, très prisée sur le marché de l'emploi et occupe un poste à plein temps. Son manque d'expérience cependant, son milieu de travail mouvant et les investissements qu'il prévoit faire pour fonder sa famille représentent un fardeau et l'inquiètent.

En première partie, nous avons emprunté les termes de Madeleine Gauthier pour qualifier le contexte, soit un contexte de transition et d'indétermination. Ceci se reflète effectivement dans les représentations des jeunes. On constate aisément que l'entrée dans la vie adulte ne suit plus un modèle unique fondé sur la stabilité et la sécurité. Nous sommes loin de l'entrée dans la vie adulte suivant une séquence claire et ordonnée. Au contraire, plus rien n'est assuré. Julien exprime bien cette idée lorsqu'il constate:

«On a une conception, on en a peut-être hérité de nos parents, une conception assez ascendante, dans la vie tu commences puis tu montes et ça va de mieux en mieux, mais la première marche est très haute premièrement, et deuxièmement, on voit bien que ce n'est pas comme ça, à 35, 40 ans, tu peux être renvoyé à la case départ. Et ça c'est difficile».

Sur cette base, notre hypothèse se vérifie dans une large mesure. D'une part, nous remarquons à quel point les jeunes éprouvent de la difficulté à se projeter dans l'avenir, pour certains, la vision de l'avenir est à ce point brouillée, qu'elle semble correspondre à l'impasse. L'avenir des jeunes se résume donc au court terme. D'autre part, le modèle théorique d'Olivier Galland, basé sur le déroulement scandé par quatre bornes successives révèle ses limites pour expliquer tous les différents parcours. La succession ordonnée des bornes ne reflète donc plus la réalité actuelle des jeunes. Le modèle d'entrée dans la vie adulte éclate lorsqu'on tente de l'appliquer à la situation des jeunes d'aujourd'hui. Sa valeur explicative est mise en doute et par ricochet notre hypothèse se voit confirmée.

Nos résultats nous permettent de pousser notre réflexion un peu plus loin lorsqu'on constate que la précarité comprime les représentations des jeunes à un point tel que certains d'entre eux éprouvent même de la difficulté à se projeter dans le court terme et sont incapables d'esquisser la moindre représentation de l'avenir. Nous allons davantage décortiquer nos résultats dans les pages qui suivent.

5.2 Disparité des parcours et modèle de l'expérimentation

C'est presque à tâtons que les jeunes tissent leur voie vers le monde adulte. La précarité fait en sorte que l'inquiétude domine, mais à des degrés divers selon qu'on a, ou pas, un emploi et le statut qui en découle. La plupart des jeunes semblent être, malgré tout, positifs face à leur avenir. Toutefois, cette attitude

est souvent justifiée par la nécessité. Car à quoi bon continuer, qu'espérer de l'avenir, si ce n'est qu'il soit plus radieux, nous disent-ils.

Du modèle de l'identification, nous voilà donc baignant dans l'ère de l'expérimentation, surtout chez les plus scolarisés, Olivier Galland l'aura lui-même constaté (Galland, 1996: 43). Nous avons défini plus tôt le modèle de l'expérimentation comme une phase de définition de soi et d'une identité qui se construit au cours d'un processus d'essais et d'erreurs (*Idem*). Nous l'aurons remarqué, une espèce de va-et-vient intermittent caractérise le parcours des jeunes. André, le répondant dont l'entrée dans la vie adulte épouse dans ses grandes lignes le modèle d'Olivier Galland, a lui aussi vécu des changements de parcours dans son cheminement scolaire avant de se mouler davantage à la succession des bornes. Nous pouvons nous demander s'il s'agit d'une caractéristique de la jeunesse, ou si les jeunes d'aujourd'hui constituent la première génération touchée par ce style de vie. Nous aurions plutôt tendance à donner foi à cette deuxième possibilité... Mais seul l'avenir nous le dira.

5.3 La diversification des possibilités perçue comme une liberté

Les quatre étapes d'Olivier Galland restent certes présentes dans la majorité des représentations des jeunes, mais non plus comme des bornes franchies successivement, elles sont plutôt vues comme des projets dont la réalisation est incertaine. Le désir de formation d'un couple et la venue éventuelle d'enfants ne se retrouvent toutefois pas chez tous les jeunes.

Les bornes semblent par ailleurs ne plus avoir un caractère définitif. Elles peuvent être remises en question à tout moment. L'exemple d'Isabella illustre bien cette assertion. Après avoir traversé les quatre bornes d'Olivier Galland, obtenu un emploi stable, fondé une famille, elle a délibérément décidé de changer son mode de vie et de réorienter sa carrière en fonction d'un domaine qu'elle trouverait plus plaisant et en fonction de ses rêves. Elle a donc quitté son emploi et est retournée aux études à temps partiel. Les deux bornes *fin des études* et *début de la vie professionnelle* seront donc franchies à rebours. Selon le modèle d'Olivier Galland, cette situation s'expliquerait comme un retour en arrière puisque les bornes jalonnent des phases successives. Il s'agit au contraire pour Isabella d'une bifurcation qui n'a rien d'un pas en arrière.

Ces bifurcations vues comme autant de possibilités de se réorienter, de modifier ses projets, sont perçues sous le signe de la liberté, de la chance, par une partie des jeunes. Julien voit parmi les avantages du contexte actuel le fait qu'«aujourd'hui l'éventail des possibilités est plus grand, même si paradoxalement au bout c'est plus bouché». Le paradoxe n'a rien d'apparent puisque, si les possibilités sont plus nombreuses, le marché du travail les limite passablement.

La liberté que renferme toutes ces possibilités doit être envisagée de deux manières. Il y a ceux pour qui ces possibilités permettent de correspondre au marché du travail et ceux pour qui ces possibilités leur permettent de se recentrer sur leurs rêves et leurs intérêts. D'une manière ou de l'autre, ces possibilités sont perçues comme un atout. Si les jeunes peuvent les exploiter dans le marché du travail, tant mieux, sinon ils auront vécu de nouvelles

expériences et acquis de nouvelles connaissances susceptibles d'améliorer leur propre existence. Cela signifie que leurs projets sont teintés d'une valeur personnelle en vertu de laquelle se forment leur bonheur et l'atteinte de leurs rêves. Les bifurcations entreprises au nom des rêves personnels en témoignent éloquemment, à l'instar du cas d'Isabella.

Certes, ce ne sont pas tous les jeunes qui modifient leur parcours délibérément. Le contexte les y force également. On note toutefois la tendance à concevoir ces possibilités de changement sous le visage de la liberté ou de la chance.

5.4 Représentations de la stabilité et du marché du travail

Pourquoi l'entrée dans la vie adulte ne prend-elle plus une forme unique? Les parcours et les représentations des jeunes varient par choix ou par contraintes. Le contexte précaire du marché du travail en rend compte pour une large part, sans toutefois éliminer la part du choix. Si auparavant l'identité était fortement liée à la profession exercée, qu'advient-il de l'identité des jeunes dans un contexte où domine la précarité en emploi? La réalité semble légèrement différente pour ceux qui détiennent un emploi par rapport à ceux qui n'en ont pas ou qui mènent des études dans un domaine où les débouchés sont faibles.

Avant de nous pencher sur la centralité du travail dans l'identité des jeunes, il est bon, à cette fin, d'examiner les représentations du marché du travail qui transpirent de nos entretiens.

Les jeunes aspirent en majorité à un emploi stable. Ils ne visent toutefois pas tous un emploi à vie, ni la semaine de travail de 40 heures, ni l'horaire fixe de 9 à 5. Le travail à durée limitée, quelques mois, sinon une année, ne correspond pas à la stabilité recherchée. Il devrait prendre la forme idéale du contrat de quelques années. Pour Josianne «la stabilité c'est la base», et elle dépend en premier lieu d'un revenu régulier acceptable, fer de lance du statut social. Elle dresse un parallèle avec la pyramide de Maslow «si t'es pas capable de manger, c'est difficile d'être stable». La stabilité se rattache donc en premier chef au marché du travail.

Le marché du travail a été qualifié à plusieurs reprises d'«exigeant» et de «compétitif». La nécessité de performer pour y gagner sa place est reconnue sans ambages, bien que cela soulève l'«horreur». Par exemple, Josianne perçoit le marché du travail «comme bien des requins dans une mer». Julien acquiesce en affirmant que «c'est quelque chose à laquelle je déteste penser. Quand je lis les articles de *La Presse*, le cahier Emplois, les entrevues, la recherche d'emploi ça m'écoeure au dernier degré. C'est quelque chose que je déteste. (...) C'est ça que je n'aime pas du marché du travail, l'aspect archi compétitif et les exigences ridicules des employeurs». Selon André, détenteur d'un emploi à plein temps, le même constat s'impose: «c'est pas acquis le marché du travail, il faut toujours faire des efforts, et pour avoir un emploi il faut toujours que tu fasses plus que la moyenne».

Les jeunes sont parfaitement au fait que les employeurs profitent de leur situation précaire pour gonfler leurs attentes et exigences à leur endroit. «Ça m'écoeure de voir que les compagnies abusent de la situation pour multiplier les exigences et donner le moins possible», précise Julien. La pression qu'elles

exercer sur eux se paie parfois du prix de leur santé comme le constate Josianne:

«Quand je regarde de mes amis qui sont passés proche du *burn out*. Sont pas plus vieux que moi. Ils ont commencé dans leur profession et sont passés proche du *burn out* parce que c'était trop exigeant le travail. Il y en a d'autres aussi qui ont perdu leur emploi et qui ont sombré dans la dépression».

Josianne ajoute «y'en a d'autres au contraire, ça a été l'effervescence avec le salaire à 70000 par année assuré». Elle soulève ici un autre élément important. On distingue en effet deux grandes catégories de jeunes, ceux qui ont étudié dans des domaines où la demande est élevée, et, les «autres». Jean précise «il y a effectivement un marché bien spécifique où l'on a pas besoin de se poser de questions lorsqu'on sort de l'université. (...) Si on dit que tous les étudiants doivent devenir informaticien pour avoir un emploi, c'est un petit peu embêtant». Julien abonde dans le même sens «t'as vraiment certaine catégorie d'emploi qui sont très rémunérées, très en demande et les autres qui vivent. Ça ne va pas s'améliorer. Oui ça va pour ceux qui ont une formation spécialisée, mais à formation égale, l'un ça va, l'autre *rush*». Julien vient du même souffle de qualifier l'entrée dans le marché du travail: «l'un ça va, l'autre *rush*». Cette idée illustre bien cette entrée à deux vitesses.

Cela n'est pas sans évoquer le conflit de générations entre les *baby boomers* et les *baby busters* (génération actuelle des jeunes) relevé par plusieurs sociologues, notamment Jacques Grand'Maison. Or, la distinction ici ne se pose pas entre deux générations, mais entre les membres d'une même génération. Il est notable que la part des jeunes, dotés de diplômes prisés dans le marché du travail, a tendance à rechercher le statut de la génération précédente, tandis que les «autres», tentent, tant bien que mal, de prendre leur place dans la vie

adulte. Certes, les premiers sont affectés par l'incertitude du marché du travail, mais dans une moindre mesure que les seconds. Dans cette optique, les mieux nantis peuvent-ils être solidaires de ceux qui le sont moins? Ou, au contraire, tenteront-ils de s'en démarquer en affichant leur réussite personnelle en mèche avec la société de consommation, dans laquelle ils évoluent et se reconnaissent? En d'autres termes, risque-t-on de voir éclater un conflit au sein même d'une génération, celle des jeunes ou, tout au moins, de voir se prononcer un clivage entre les jeunes qui «réussissent» et les «autres»?

Le marché du travail est également un haut lieu de socialisation, bien qu'il remplisse difficilement cet office du fait de la rareté ou de la précarité du travail. Quiconque y évolue se perçoit comme le rouage d'un mécanisme anonyme, avec encore plus d'acuité chez les jeunes, à l'instar de Julien qui dit espérer «un emploi où tu peux compter raisonnablement qu'ils vont te garder. Et même si tu as une mauvaise passe, ça arrive à tout le monde, que les gens ne soient pas mis à la porte à la première occasion et jetés comme des serviettes usagées».

Les jeunes font preuve de flexibilité à cet égard. Cela se formule dans les mots de Martine comme suit: «t'sé, on s'est fait tellement dire souvent que notre génération vous n'aurez plus jamais d'emplois stables durant toute votre vie, pas de sécurité d'emploi. Je me dis que c'est ça qui va m'arriver et je me prépare mentalement à ça». Si la société et les médias réverbèrent une image négative des jeunes, au dire de tous les interviewés, selon Isabella, au contraire, les jeunes sont «des débrouillards, se chercher un emploi et tout ça, c'est quand même difficile, la situation économique comme telle. C'est des

fonceurs!» Les jeunes tirent leur épingle du jeu, mais sans pour autant en apprécier les règles. Par exemple Julien nous a dit «si tu me demandes, peut-être que j'aimerais mieux l'ancien système (*baby boomers*). Je l'aurais eu la job que je voulais. Mais je constate que le système dans lequel on vit a des inconvénients, mais il a aussi des avantages».

5.5 Le travail, toujours au centre de la vie des jeunes

Se trouver un emploi de choix, voilà la première préoccupation de ceux qui en sont privés. La crainte d'être déçu à cet égard fait toutefois en sorte que bien des jeunes choisissent de ne pas orienter toute leur vie vers le travail. Ce dernier revêt chez eux une valeur instrumentale: c'est un moyen pour obtenir les biens nécessaires à son existence, point à la ligne. Les projets se définissent et s'ancrent dans d'autres orbites, en particulier chez les jeunes dont les études se rattachent à des perspectives d'emploi compliquées. Comme l'affirme Martine: «je ne veux pas vivre pour travailler, je veux travailler pour vivre».

Quant aux répondants qui occupent un emploi à plein temps (les jeunes de notre échantillon qui jouissent d'un poste à plein temps, travaillent tous dans leur domaine), ils en tirent une source de satisfaction et de valorisation. Dans ce sens, le travail ne revêt donc pas pour eux un caractère instrumental. Ils sont toutefois enclins, à l'instar des sans emplois, à ne pas orienter leur vie en fonction du travail. En entrevue, ils ont tous déclaré avoir d'autres intérêts sous la forme de loisirs sportifs, de voyages, d'activités créatives auxquels ils

tiennent. Ils formulent le voeu que le travail devienne moins accaparant au cours des années à venir, tant en terme de temps que d'inquiétudes.

Le travail n'est pas le pivot de la vie des jeunes rencontrés en entrevue, tout comme la famille d'ailleurs. Seule une interviewée a fondé une famille et sa vie gravite autour d'elle.

Si le travail perd de son importance, il ne faut pas conclure que les jeunes vont former une société des loisirs. Les activités se diversifient, certes, mais le travail marque de son sceau les représentations des jeunes au point où, selon Madeleine Gauthier:

«...le travail retrouverait une centralité qu'il avait perdu en période de prospérité où l'on pouvait se permettre de rêver à la société des loisirs et du temps libéré. Cette centralité n'est cependant pas celle qui caractérisait les périodes où le travail contraint laissait peu de place pour les autres activités de la vie. Elle est liée, entre autres, au fait que la recherche d'emploi est devenu un sujet de préoccupation pour tous ceux, soit la majorité, qui n'ont pas d'emploi permanent» (Gauthier, 1994: 171).

Le travail est source d'angoisse, d'inquiétude, et d'attention constante, y compris pour ceux qui détiennent des emplois stables. Il constitue le talon d'Achille des activités des jeunes. La tendance du travail partagé se pointe toutefois chez de nombreux jeunes. L'avenir seul révélera la diminution ou non de l'importance du travail en sa qualité de point d'origine de la vie.

Pour l'heure, si l'emploi correspond au domaine d'études, le travail conserve son importance et sa valeur, pour peu qu'il ne se teinte pas des couleurs de la précarité, de la compétition et de la performance à outrance. En ce cas, le travail perd sa valeur et les activités parallèles deviennent des soupapes pour

endiguer les inquiétudes et les pressions qu'il génère. Ces activités prennent alors le pas sur le travail et celui-ci se conçoit alors comme moyen de les réaliser et, de ce fait, d'atteindre les rêves que forment les représentations de l'avenir.

5.6 L'identité, alors?

Alors que l'identité de la génération précédente s'ancrait au travail, qu'en est-il pour la jeune génération dont l'avenir professionnel prend la teinte de l'incertitude, de la précarité? Sur la base de notre analyse, il est impossible d'avancer que le travail ne fait plus office de foyer de la vie. Il constitue encore le point d'origine des représentations de l'avenir. En d'autres mots, s'insérer dans le marché du travail reste un but sans égal, bien que son importance se nuance par l'intérêt qu'on attache à d'autres activités. Sous forme d'hypothèse, on peut penser que ces dernières viennent combler l'identité à laquelle le travail ne parvient plus à donner tout son lustre.

L'identité est un thème compliqué à aborder et nous n'aurons pas le loisir d'en traiter en profondeur ici. Il suffit pour nous de signaler que l'identité est en proie à des ratés auxquels le travail peut difficilement remédier. Quelle autre médiation que le travail viendra les résoudre? Sur quelle base reposera l'identité des jeunes aujourd'hui, dans la mesure où les représentations de l'avenir sont brouillées? Selon Madeleine Gauthier:

«Le brouillage des repères d'entrée dans la vie adulte donne lieu, à l'image de l'adolescence, à une crise d'ajustement qui, cette fois, serait centrée sur le problème de l'orientation et aurait trait aux deux principaux domaines qui caractérisent la vie adulte: le

travail et la reproduction sociale. Dans ce contexte, ni le choix de carrière, ni le type d'union, ne sont définitivement formés comme ce pouvait être le cas à d'autres époques. La mouvance est ainsi devenue le pivot de la construction de l'identité et des représentations du monde. Pour survivre à la mouvance l'individu doit chaque jour réinventer sa sécurité, revoir ses choix, cultiver ses amitiés et ses amours» (Gauthier, 1994: 371).

Si la mouvance frappe de plein fouet l'identité des jeunes, elle n'explique pas ses répercussions sur la construction de leur identité et sur l'avenir qu'ils tentent de se représenter.

CONCLUSION

La théorie de l'entrée dans la vie adulte d'Olivier Galland a été mise à l'épreuve pour expliquer les représentations de l'avenir des jeunes d'aujourd'hui. Le présent mémoire vient la nuancer fortement en démontrant, preuves à l'appui, que les jeunes ne se représentent plus l'avenir de manière uniforme. La diversité de leurs cheminements s'établit dans le sillage de la précarité du marché du travail particulièrement, mais également en réaction à celle-ci.

La précarité ne loge pas uniquement au coin du marché du travail. Elle colore toute la vie des jeunes et leurs représentations de l'avenir. Le couple, le mariage et la famille prennent ainsi difficilement corps dans leurs projets, sauf exception.

L'avenir prend la forme du court terme et de l'expérimentation pas à pas dans un contexte mouvant. L'équilibre de vie est néanmoins visé, mais difficile à atteindre. La théorie de l'entrée dans la vie adulte d'Oliver Galland, basée sur un parcours rectiligne et uniforme, révèle ses limites pour expliquer la situation des jeunes et, par surcroît, les représentations qu'ils se font de l'avenir. Elles peuvent difficilement s'expliquer à la lumière de bornes franchies successivement, de façon progressive et sans retour en arrière dès que l'autonomie financière est acquise. Le travail est toujours le point d'origine de l'identité des jeunes, mais sans pour autant subordonner toutes autres activités ou intérêts dans son orbite.

Enfin, en dernière analyse, les jeunes forment une génération qui n'est pas exempte de clivages. En effet, les jeunes dotés de diplômes prisés dans le

marché du travail épousent le statut social de la génération précédente et se reconnaissent en elle, bien plus que chez les jeunes acculés à la précarité. Qu'advient-il de cette génération? Sera-t-elle secouée par des clivages qui risquent de miner son unité? Est-ce là la représentation qu'on peut se faire de son avenir?...

BIBLIOGRAPHIE

- ATTIAS-DONFUT, Claudine «Jeunesse et conjugaison des temps», *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, no 1, printemps 1996, p. 13-22.
- BERNIER, Léon «Tant qu'ils choisiront de vieillir... Point de vue sur les aspirations des jeunes», dans Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, IQRC, Québec, 1986, p. 29-44.
- BOURDIEU, Pierre et al. *La misère du monde*, Éditions du Seuil, Paris, 1993.
- CAVALLI, Alessandro et Olivier GALLAND (dir.) *L'allongement de la jeunesse*, Actes Sud, Poitiers, 1993.
- CONSEIL PERMANENT DE LA JEUNESSE *Jeunes et précarité: contraintes et alternatives: Actes du colloque*, Gouvernement du Québec, Québec, 1995.
- DANDURAND B., Renée «Jeunes et milieu familial», dans Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, IQRC, Québec, 1986, p. 103-124.
- DE LA CRUZ, M.J. et M. HAYET «La notion d'identité dans le champ de la sociologie du travail», *Sociologie du Sud-Est*, 59-62, 1989, p. 253-266.
- DUBET, François «Des jeunesses et des sociologies. Le cas français», *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, no 1, printemps 1996, p. 23-35.
- DUFOUR, Stéphane, Dominic FORTIN et Jacques HAMEL «Baby boomers et baby busters: deux générations, un conflit et deux identités au travail», dans Jacques Hamel et J. Yvon Thériault (dir.), *Les identités*, Actes du colloque de l'ACSALF 1992, Éditions du Méridien, Laval, 1994.
- DUFOUR, Stéphane, Dominic FORTIN et Jacques HAMEL «Sociologie de jeunesses: la génération du «baby boom» et les «baby busters»», *Cahiers internationaux de sociologie*, Vol. XCVII, 1994, p. 277-300.

- DUFRESNE, Jacques «La participation des jeunes aux projets et aux décisions», dans Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, IQRC, Québec, 1986, p. 291-299.
- DUMAS, Suzanne et al *Une génération silencieusement lucide?*, Gouvernement du Québec, 1982.
- DUMONT, Fernand «Âges, générations, société de la jeunesse», dans Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, IQRC, Québec, 1986, p. 15-28.
- GALLAND, Olivier «L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques», *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, no 1, printemps 1996, p. 37-46.
- GALLAND, Olivier «Précarité et entrées dans la vie», *Revue française de sociologie*, vol. XXV, no 1, janvier-mars 1984, p. 49-66.
- GALLAND, Olivier «Représentation du devenir et reproduction sociale: le cas des lycéens d'Elbeuf», *Sociologie du travail*, 3-88, 1988, p. 399-417.
- GAUTHIER, Madeleine «Les associations de jeunes», dans Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, IQRC, Québec, 1986, p. 337-369.
- GAUTHIER, Madeleine «Précaire un jour...? ou quelques questions à propos de l'avenir des jeunes contemporains», *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, no 1, printemps 1996, p. 135-146.
- GAUTHIER, Madeleine *Une société sans les jeunes?*, IQRC, Québec, 1994.
- GRAND'MAISON, Jacques (dir.) *Vers un nouveau conflit de générations: profils sociaux et religieux des 20-35 ans*, Fides, Montréal, 1992.
- GUIBERT, Joël et Guy JUMEL *Méthodologie des pratiques de terrain en sciences humaines et sociales*, Armand Collin, 1997.

- HAMEL, Jacques «La jeunesse n'est pas qu'un mot... Petit essai d'épistémologie pratique», dans Madeleine Gauthier et Jean-François Guillaume (dir.), *La jeunesse, état des lieux*, (à paraître).
- HAMEL, Jacques «Le droit de cité des jeunes en sociologie», *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, no 1, printemps 1996, p. 3-11.
- HAMEL, Jacques «Sur le tournant méthodologique de Pierre Bourdieu et le développement de la méthodologie qualitative en sociologie», *Bulletin de méthodologie sociologique*, 52, septembre 1996.
- HAMEL, Jacques et J. Yvon THÉRIAULT (dir.) *Les identités*, Actes du colloque de l'ACSALF 1992, Éditions du Méridien, Laval, 1994.
- JODELET, Denise (dir.) *Les représentations sociales*, Presses Universitaires de France, Paris, 1989.
- LANGLOIS, Simon «Les rigidités sociales et l'insertion des jeunes dans la société québécoise», dans Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, IQRC, Québec, 1986, p. 301-323.
- LANGLOIS, Simon (dir.) *La société québécoise en tendances 1960-1990*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1990.
- LAZAR, Judith «La compétence des acteurs dans la «théorie de la structuration» de Giddens», *Cahiers internationaux de sociologie*, Vol. XCIII, 1992, p. 399-417.
- LAZURE, Jacques «Les modes de vie des jeunes», dans Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, IQRC, Québec, 1986, p. 45-59.
- LEMELIN, Clément «Les jeunes et le marché du travail», dans Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, IQRC, Québec, 1986, p. 237-256.

- LEMIEUX, Denise «Visions des jeunes, miroirs des adultes: quelques points de vue des adultes sur la jeunesse», dans Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, IQRC, Québec, 1986, p. 61-76.
- MOSCOVICI, Serge «Des représentations sociales aux représentations collectives: éléments pour une histoire» dans Denise Jodelet, (dir.), *Les représentations sociales*, Presses Universitaires de France, Paris, 1989.
- PIRES, Alvaro P. «Échantillonnage et recherche qualitative: essai théorique et méthodologique», dans *La recherche qualitative: Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Gaëtan Morin éditeur, 1997.
- POUPART, Jean et al. *La recherche qualitative: Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Gaëtan Morin éditeur, 1997.
- POUPART, Jean «L'entretien de type qualitatif: considérations épistémologiques et méthodologiques» dans Jean Poupart, et al. *La recherche qualitative: Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Gaëtan Morin éditeur, 1997.
- PRONOVOST, Gilles «Les jeunes, le temps, la culture», *Sociologie et sociétés*, Vol. XXVIII, 1, printemps 1996, p. 147-158.
- RIVERIN-SIMARD, Danielle «Une génération et une société sacrifiée?», dans Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, IQRC, Québec, 1986, p. 257-278.
- SALES, Arnaud. *Le monde étudiant à la fin du XXe siècle: rapport final sur les conditions de vie des étudiants dans les années quatre-vingt-dix*, Département de sociologie, Université de Montréal, 1996.
- SECOURS, Sylvain *Étude de l'intégration des diplômés de l'université de Montréal sur le marché du travail*, mémoire de maîtrise, département de sociologie, Université de Montréal, Montréal, 1997.

SÉVIGNY, Robert «Les milieux de vie des jeunes», dans Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, IQRC, Québec, 1986, p. 87-102.

TOUSSAINT, F. «Commentaires et échanges», dans Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, IQRC, Québec, 1986, p. 77-84, p. 177-187, p. 371-379, p. 383-391.

ANNEXE: GRILLE D'ENTRETIEN

1. Avenir

- a) Si je te dis le mot avenir, à quoi penses-tu?
- b) Quels sont tes projets d'avenir?
- c) Dans quel ordre prévois-tu les réaliser?
- d) Est-ce que des obstacles entravent tes projets?
- e) Quel serait ton avenir idéal?
- f) As-tu l'impression de chercher à correspondre à un modèle valorisé par la société?

2. Représentation des «jeunes»

- a) Que penses-tu de l'avenir des jeunes?
- b) Quelle image la société projette-t-elle des jeunes selon toi?

3. Études

- a) Pourquoi étudies-tu (ou) as-tu étudié?
- b) Pourquoi fais-tu (ou) as-tu fait des études supérieures?
- c) Qu'est-ce que ça t'apporte (ou) a apporté?
- d) Pourquoi as-tu choisi le domaine dans lequel tu étudies?
- e) Es-tu endetté à cause de tes études?
- f) Comment cela t'affecte-t-il?
- g) (Étudiant-e à temps partiel) Pourquoi étudies-tu à temps partiel?
- h) (Retour aux études) Quelle est la raison de ton retour aux études?
- i) Comment concevais-tu tes études avant ton entrée à l'université?
- j) Comment conçois-tu tes études, maintenant que tu as terminé?

4. Lieu de résidence

- a) Habites-tu chez tes parents ou en appartement (seul, avec co-locataires ou conjoint-e)?
- b) À quel moment as-tu cessé d'habiter chez tes parents?
- c) Pour quelles raisons? (ou) Pour quelles raisons habites-tu toujours chez tes parents?

5. Marché du travail

- a) Quel emploi aimerais-tu obtenir (ou) occupes-tu un emploi à plein temps?
- b) Es-tu satisfait de ton emploi, aimerais-tu en trouver un autre?
- c) Quel est le statut de cet emploi?
- d) Est-il rattaché à ton domaine d'études?
- e) Depuis combien de temps travailles-tu dans ton domaine?
- f) Combien de temps cela t'a-t-il pris pour trouver un emploi dans ton domaine?
- g) Que t'apporte ton travail (ou) t'apportera-t-il?
- h) Es-tu membre d'une corporation professionnelle?
- i) Qu'est-ce que cela t'apporte?
- j) Quelle importance accordes-tu au travail dans ta vie?
- k) Es-tu indépendant-e financièrement?
- l) Qu'est-ce que ça signifie pour toi?
- m) C'est quoi la sécurité, la stabilité, pour toi?
- n) Comment conçois-tu le marché du travail?

6. Couple/enfants

- a) As-tu un-e conjoint-e?
- b) Habitez-vous ensemble?
- c) Souhaites-tu fonder une famille, avoir des enfants? Pourquoi?
- d) À quel moment?
- e) Qu'est-ce que tu considères essentiel pour fonder une famille?

7. Représentation de l'«adulte»

- a) Comment définis-tu un adulte, comment te le représentes-tu?
- b) Te considères-tu comme un adulte?

8. Contexte général

- a) Comment qualifies-tu le contexte social actuel, de manière générale ?
- b) Celui des jeunes?
- c) Comment crois-tu que les choses évolueront dans les dix, quinze, vingt prochaines années?

9. Conclusion

- a) Y a-t-il quelque chose que tu aimerais ajouter ou préciser?

9. Renseignements personnels

Nom:

Âge:

Domaine d'études:

Statut (étudiant, en recherche d'emploi, sur le marché du travail):

Origine sociale:

Tout autre détail jugé pertinent:

Date et lieu de l'entrevue:

ANNEXE 2: TABLEAU DE PRÉSENTATION DES NEUF
JEUNES RENCONTRÉS EN ENTREVUE

André	<p>Âge: 27 ans</p> <p>Domaine d'études: Informatique</p> <p>Statut (études ou travail): Travaille à plein temps dans son domaine depuis un an.</p>
Hélène	<p>Âge: 26 ans</p> <p>Domaine d'études: Médecine</p> <p>Statut (études ou travail): Complète sa résidence en médecine, donc étudie et est salariée du même coup.</p>
Michèle	<p>Âge: 26 ans</p> <p>Domaine d'études: Physiothérapie</p> <p>Statut (études ou travail): Travaille à plein temps dans son domaine, mais a un statut temporaire.</p>
Guy	<p>Âge: 24 ans</p> <p>Domaine d'études: Sociologie, niveau maîtrise</p> <p>Statut (études ou travail): Étudie à plein temps.</p>
Julien	<p>Âge: 24 ans</p> <p>Domaine d'études: Droit, débute son deuxième baccalauréat tout en terminant une maîtrise en lettres.</p> <p>Statut (études ou travail): Étudie à plein temps.</p>

Josianne	<p>Âge: 26 ans</p> <p>Domaine d'études: Travail social, niveau maîtrise</p> <p>Statut (études ou travail): Étudie à plein temps.</p>
Martine	<p>Âge: 22 ans</p> <p>Domaine d'études: Certificat en études individualisées, troisième année de baccalauréat</p> <p>Statut (études ou travail): Étudie à plein temps.</p>
Jean	<p>Âge: 28 ans</p> <p>Domaine d'études: Génie, niveau maîtrise</p> <p>Statut (études ou travail): Travaille à plein temps dans son domaine depuis trois ans.</p>
Isabella	<p>Âge: 30 ans</p> <p>Domaine d'études: Ressources humaines</p> <p>Statut (études ou travail): Étudie et travaille à temps partiel.</p> <p>Particularités: A laissé l'emploi stable, assuré et bien rémunéré qu'elle occupait depuis neuf ans pour se réorienter.</p>